

JOURNAL DE BORD D'ATELIERS D'ECRITURE (Ariane Dreyfus)

Sur invitation de son professeur, Mr Jacquelin, j'ai été amenée à rencontrer durant huit séances une classe de terminale BEP comptabilité du Lycée professionnel Blaise Pascal à Brie-Comte-Robert. Notre objectif était de faire réagir poétiquement les élèves à une rencontre avec le cirque. L'année précédente, les élèves avaient déjà été mis en contact avec cet univers, mais le travail en écriture, mené avec leur professeur, avait alors porté sur l'argumentation.

Ces séances ont été menées dans le cadre d'une classe à PAC (« classe à projet artistique et culturel »). Deux séances ont été réalisées grâce à l'un des Programmes de la Maison des Écrivains : L'ami littéraire, à destination des classes du primaire et du secondaire et dont Marjolaine Noiret est la chargée de mission. Ce programme est soutenu financièrement par la Direction du Livre et l'Éducation Nationale.

Après chaque séance, je rédigeais ce journal pour garder souvenir de ce que nous avons vécu, y réfléchir.

« Qui est ce poète qu'ils ont attendu ? Eux en même temps que moi » (séance du 8 décembre 2006)

Depuis la veille de la Toussaint, l'attente de cette classe était active. En effet, tous les élèves avaient répondu à ce questionnaire proposé par leur professeur : comment vous imaginez-vous un poète aujourd'hui ? Qu'attendez-vous de cette rencontre ? Avec quoi et pourquoi écrit-on ? Quel rapport imaginez-vous entre le cirque et la poésie ? J'ai reçu toutes ces réponses, j'ai pu construire notre rencontre sur elles.

Immédiatement, surprise des élèves d'entendre de ma bouche leurs phrases, ou simples expressions, de voir comment elles me donnaient l'élan de parler de choses qui m'importaient, et de toute façon importantes, ils le reconnaissaient. Par exemple, plusieurs avaient écrit qu'ils imaginaient le poète comme une personne calme, qui ne se met pas en colère, dont la voix apaise. J'ai abondé en leur sens en insistant sur le pouvoir du faire poétique lequel, comme tout « faire » (je n'ai jamais oublié la leçon d'Alain), permet de prendre du recul avec la réalité parfois bien violente – je leur ai alors lu le poème écrit par Éluard le jour où il apprend la mort de Nush, poème à peine ébauché car l'expérience est encore trop à vif – en insistant aussi sur le don qu'est toute mise en forme, qui rassure l'humain et lui donne le courage et l'envie de continuer, cette fois à partir d'un de mes propres poèmes de deuil. Faire en sorte, comme toujours, de remplacer le subir par le faire. Et faire ce peut être tout simplement filer une métaphore qui permet de dire les choses jusqu'au bout mais pas seulement dans la frontalité.

Nous avons aussi parlé de cet outil particulier qu'est le langage écrit, qui est à la fois le recours de ceux qui veulent s'isoler mais en les sauvant d'une vraie solitude, puisque c'est un outil de communication décalée dans le temps et hors présence physique, et que parfois on se sent davantage seul quand on se parle sans rien se dire vraiment. Les élèves ont été très vivement réceptifs, au bout de

quelques minutes je n'ai plus suivi mes notes. Ils étaient là, à dialoguer avec moi dans le respect de ma parole et de la leur. Sans doute que le fait d'avoir fait si vite et si tôt intervenir leurs propres mots tirés de leur questionnaire les a installés dans cette dynamique, plutôt rare avec des adolescents hors cursus général. Ce fut une de mes rencontres les plus rapides et les plus heureuses. J'ai clos cet échange par la distribution de ces quelques vers de Rimbaut d'Orange :

*« J'entrelace, pensif et pensant,
des mots précieux, obscurs et colorés,
et je cherche avec soin comment
en les limant, je puis en gratter la rouille,
afin de rendre clair mon cœur obscur »*

vers qui disent incroyablement bien ce qu'est le travail poétique. Notamment cette double apposition, « pensif et pensant », dont Fabien a su très vite dire à tous que loin d'être redondante, elle exprime cette double exigence : abandon à ce qui vient et concentration pour mettre en forme. Supervielle le disait aussi quand il parle de la poésie comme d' un rêve dirigé ».

Nous sommes ensuite passés à un peu de détente : j'avais amené avec moi un sachet rempli de citations sur la poésie, chacun en a pioché une pour la lire aux autres. Certaines faisaient écho à ce que nous avions dit, d'autres rebondissaient entre elles, la discussion a continué à vivre.

Après ce moment de « théorisation », un peu de pratique :

Je suis partie de cette réponse de Sikou à la question : « Qu'attendez-vous de cette rencontre avec le poète ? » : « Être aidé pour que mes mots aient une valeur ». Pour leur faire sentir comment la disposition dans la page peut donner une figure saisissante, particulière, à un poème, je leur ai distribué « Paris at night » de Prévert (Paroles), déversifié, pour que chacun en propose sa version. Après avoir passé du temps à commenter individuellement leurs choix, j'ai hésité : devais-je les lancer sur une proposition d'écriture personnelle, ou leur proposer de faire le même exercice sur un de mes poèmes, plus complexe ? Leur professeur, contrairement à moi, penchait pour la deuxième possibilité. Finalement, nous leur avons laissé le choix. La très large majorité a préféré travailler sur mon texte. Et même avec un entrain et une concentration qui m'ont émue. J'ai alors compris à quel point ces exercices de manipulation sont adaptés à ces élèves qui n'ont pas un rapport heureux ou facile à la page, à l'écriture. Ils voulaient faire quelque chose en poésie, rester disponibles, c'était très net, mais cela ne signifiait pas qu'ils étaient déjà prêts à se lancer dans leur propre écriture. Finalement, nous avons eu ensemble cette satisfaction que chacun a été présent autant qu'il l'a pu lors de notre rencontre. Je suis repartie avec les poèmes des quatre élèves qui avaient choisi ces autres consignes :

Imaginez une phrase commençant par :

Je voudrais écrire pour
Je voudrais écrire pour que
Je voudrais écrire et alors
J'ai écrit tout(e) seul(e) mais

Puis une autre commençant par :

Je me tais pour
Je me tais pour que
Je me tais et alors
Je me tais tout(e) seul(e) mais

Consignes que j'avais expérimentées l'an passé, mais avec des plus jeunes (dont certaines phrases d'ailleurs faisaient partie des citations qui avaient été tirées), et j'avoue que cette fois, je ressentais de l'appréhension devant leurs pages, dont je savais bien, malgré mes recommandations, qu'elles n'éviteraient pas les banalités, vu leur âge. Vu leur âge aussi, pas question de trop changer ou sélectionner leurs phrases en en faisant la saisie. Je ne voulais pas les bloquer pour la suite, j'avais trop senti ce qu'ils avaient risqué d'eux en se lançant. L'un d'eux, même, Steven, s'était mis à l'écart dans la salle pour que les autres ne puissent rien regarder de ce qu'il écrirait (trois poèmes !). Que faire ? Eh bien tout simplement « m'amuser » à faire avec leurs textes ce qu'ils avaient fait avec le mien et celui de Prévert. Je suis très contente du résultat, j'espère qu'ils le seront aussi : ce sont des poèmes qui existent. Je n'ai donc rien fait d'autre que de mettre en vers ce qui ne l'était pas ou pas assez.

Brouillon d'Aude :

Je voudrais écrire pour que l'attention soit présente
Écrire pour la reconnaissance de chacun
Écrire pour se demander qu'est-ce que l'on ressent
Écrire pour dévoiler des choses que l'on n'attend pas
Écrire pour assembler ces mots qui viennent de loin

Son poème, mis en vers :

Je voudrais écrire pour que l'attention soit présente
Pour la reconnaissance de chacun

Écrire pour se demander
Qu'est-ce que l'on ressent ?

Écrire pour dévoiler des choses
Que l'on n'attend pas
Écrire pour assembler ces mots
Qui viennent de loin

Brouillon d'Éléonore :

Je voudrais écrire pour me rendre heureuse de ces choses qui me retiennent et qui ne me le permettent pas.

Les mots ne sont pas simples à dire, par crainte du monde extérieur, de ne pas être aimée par ces gens qui font que je me renferme sur moi-même.

Son poème, mis en vers :

Je voudrais écrire pour me rendre heureuse de ces choses qui me retiennent et qui ne me le permettent pas.

Les mots
Ne sont pas simples
A dire

Par crainte du monde extérieur
De ne pas être aimée
Je me renferme
Sur moi-même

Je suis toutefois un peu intervenue dans les poèmes suivants, en répétant le « mais » dans le 2^e poème de Steven et « toute ma rage » dans son 3^e, et en ne gardant pas toute les phrases d'Ismaël, les articulant autour d'un « mais aussi » que j'ai introduit :

Je voudrais écrire pour que mon cœur
S'apaise

Tout le monde verra ce que je
Renferme

Je voudrais écrire pour fuir
Ma haine

J'ai écrit tout seul mais rien ne
L'arrête

(Steven)

Ma haine

Je me tais pour l'éviter
Je me tais pour que jamais
Elle m'emporte
Je me tais et alors là
Je sens que je la contrôle

Mais je me tais tout seul
Mais elle reste toujours en moi

(Steven)

Les poèmes m'aident et la poésie m'apaise

Toute cette rage
Les mots la contrôlent et les lettres l'arrêtent

La page la range et la cache
Toute cette rage

(Steven)

Je voudrais écrire pour que les gens sachent que j'existe puis
Se souviennent de moi
Laisant une trace de ma vie
Écrire des choses simples que tout le monde comprendra

Mais aussi

Je voudrais me taire pour ne pas blesser les gens
Et pour que personne ne perce ma carapace
Me taire tout seul
Car la solitude est une arme

(Ismaël)

« Journée du choc culturel » (séance du 15 décembre 2006)

Produire un choc ce jour-là, tel était effectivement le projet de Charles Jacquelin, en nous faisant rencontrer les deux extrêmes : dans l'après-midi, le cirque traditionnel avec le spectacle Bouglione au Cirque d'Hiver, en matinée scolaire, et en soirée celui du jongleur Jérôme Thomas, Rain/Bow, à l'Espace Chapiteau de la Villette. L'atelier a eu lieu entre les deux, dans une des « Folies » du Parc de la Villette ; je n'ai donc fait travailler les élèves que sur le premier spectacle.

Comme Charles souhaitait sensibiliser les élèves à la dimension sensorielle si particulière du cirque à l'ancienne, j'ai proposé ces consignes en deux temps, m'inspirant de la liste de Sei Shonagon¹ :

- faire une liste de phrases d'une grande précision concrète :
- objets, animaux, costumes, mouvements, expressions, gestes
- et aussi couleurs, odeurs, contacts, sons
 - dont je me souviens
- que je suis le seul à avoir perçus
- que j'ai admirés
- qu'ont m'a racontés
- amusants/ennuyeux
- agréables/désagréables
- beaux/laid
- tristes
- étonnants

¹ Chapitre « Deuxième cercle : l'identité à reconstruire » in *Tous les mots sont adultes* (Fayard)

- mélancoliques
- charmants
- émouvants

Choisir un de ces quatre poèmes pour vous en inspirer afin de parler du cirque comme d'un petit univers en soi qui pourrait être un pays ou une maison unique en son genre.

- « Qu'il vive » de Char (Les matinaux)
- « J'ai bâti l'idéale maison » de Frénaud (Il n'y a pas de paradis)
- « Ce petit pays si beau » de Dotremont
- extraits de « Je vous écris d'un pays lointain » de Michaux

Comme on le voit, la liste préalable devait éviter aux élèves d'être trop dans le discours et pas assez dans le ressenti et le sensible : il ne s'agissait pas d'argumenter pour ou contre le spectacle. Je tenais aussi absolument à éviter le compte-rendu narratif. La liste avait le double avantage d'être concrète et éclatée. Je leur ai donné un premier exemple personnel, en leur confiant qu'une des choses qui m'avait frappée, c'était le dos tout brillant du costume du dompteur. Solène visiblement s'en est souvenue, comme on le verra dans la première série de ses brouillons. Voici son poème, suivi d'extraits de ses brouillons concernant deux des numéros de cirque, pour donner un exemple de travail guidé par moi lors de l'atelier, suivi de mon propre travail une fois rentrée chez moi, ce que j'appelle « ma proposition ».

Dans mon pays, les personnes fragiles marchent sur des ombrelles.

Antérieurs levés, oreilles baissées,
La bête est debout. Est-ce elle qui domine ?

Le dompteur, papillon dans son costume étincelant,
A des gestes si doux.

Les fauves rentrent dans l'arène et l'homme murmure,
Ils le quittent sans un bruit.

L'amour ce n'est que pour les enfants car c'est un jeu,
Un jeu d'enfant.

Mains liées elles ne font plus qu'une.

Le mélange des balles, le claquement des talons,
Le tout donne le tout,
Donne de la lumière.

Dans mon pays, les acrobates sont comme des fleurs
Qui poussent côte à côte, finissent par s'entrelacer,
Elles se soutiennent.

A propos du numéro de dressage :

1e brouillon

j'ai adoré le numéro avec les fauves mais je ressentais de la tristesse vis-à-vis d'eux.

Le dompteur me faisait penser à un papillon à cause de son costume étincelant, et j'admire la façon dont il dompte ses fauves, ses gestes sont tellement doux.

2e brouillon :

Le dompteur, un papillon, son costume étincelant, ses gestes tellement doux, vraiment ?

(...)

Antérieurs levés, oreilles baissées, la bête est debout, c'est elle qui domine.

Les fauves rentrent dans l'arène et l'homme murmure, ils le quittent sans un bruit.

3e brouillon :

Dans mon pays les personnes fragiles marchent sur des ombrelles,
Et les papillons domptent les lions.

Dans mon pays les bêtes dominant mais les hommes les dressent par la voix.

Ma proposition :

Antérieurs levés, oreilles baissées,
La bête est debout. Est-ce elle qui domine ?

Le dompteur, papillon dans son costume étincelant,
A des gestes si doux.

Les fauves rentrent dans l'arène et l'homme murmure,
Ils le quittent sans un bruit.

A propos du numéro des acrobates :

1e brouillon

les gestes admirables de deux jeunes asiatiques m'ont beaucoup émue avec leurs ombrelles elles avaient l'air si fragile et pourtant leurs numéros sont époustouflants.

les musiques thaïlandaises étaient très jolies et donnaient de l'ampleur au numéro.

le deuxième numéro des asiatiques me rappelait la poussée des fleurs.

2e brouillon :

Avec leurs ombrelles elles avaient l'air si fragile.
(...)
La poussée de deux fleurs, au final elles s'entrelacent
(...)
L'amour ce n'est que pour les enfants, c'est un jeu.
Mains liées elles ne font plus qu'un.

3e brouillon :

(...)
des fleurs qui grandissent grâce à l'ampleur que donne ce son
féérique envahissant tout l'espace.

4e brouillon :

Dans mon pays, les personnes fragiles marchent sur des ombrelles.
(...)
L'amour ce n'est que pour les enfants car c'est un jeu, un jeu d'enfants.
Dans mon pays, les fleurs qui poussent côte à côte, finissent par
s'entrelacer,
elles se soutiennent...

Ma proposition :

L'amour ce n'est que pour les enfants car c'est un jeu,
Un jeu d'enfant.

Mains liées elles ne font plus qu'une.

Le mélange des balles, le claquement des talons,
Le tout donne le tout,
Donne de la lumière.

Dans mon pays, les acrobates sont comme des fleurs
Qui poussent côte à côte, finissent par s'entrelacer,
Elles se soutiennent

Je voudrais faire quelques remarques à propos de ce travail : ce qui a permis à Solène de mener à bien son poème, c'est qu'elle a très vite saisi la différence entre émettre directement des jugements de valeur, dire platement son émotion (cf. ses premiers brouillons) et faire naître celle-ci chez le lecteur grâce au poème. A ce propos, j'avais un allié : son grand désir, exprimé explicitement, d'écrire par images. Elle a d'ailleurs un tel amour du langage figuré que dans ses derniers brouillons elle avait fait disparaître le comparé « dompteur », ainsi que le comparé « acrobates ». J'ai préféré les réintroduire, il m'a semblé qu'en étant plus circonstanciées, ses images acquièrent plus de présence, échappent à la banalité des fleurs et des papillons en poésie.

Quant à l'anaphore inaugurale et finale de « dans mon pays », elles viennent du poème de Char. Ai-je bien fait de donner ces quatre poèmes comme modèles

possibles ? Oui, dans la mesure où ils peuvent aider à opérer une rupture avec la réalité, à retrouver en ce sens un certain esprit d'enfance, indispensable selon moi pour écrire à partir du cirque. Ils peuvent cela pour deux raisons : l'idée, qui leur est commune, d'un microcosme inouï, et aussi cette capacité qu'ils ont à faire dire au langage l'impossible, et cela dans une grande simplicité de langue, sans aucune lourdeur. Ce que par contre je regrette, c'est d'avoir lu les quatre d'affilée aux élèves (surtout en finissant sur le moins facile, celui de Michaux), ce qui ne leur a pas permis une attention constante, et surtout de ne pas avoir assez clairement dit qu'il ne s'agissait pas d'imiter formellement ces textes, mais de s'inspirer de leur esprit pour s'abandonner à son tour à une utopie émerveillée ou désolée (Michaux). Heureusement le petit nombre de participants ainsi que le confort et la taille réduite du local nous ont permis d'en discuter ensuite individuellement dans une vraie proximité.

Cette notion du cirque comme petit monde à part apparaît dans deux poèmes pour moi complémentaires. Celui d'Eloïse, consacré à l'attente dans la salle, dont j'ai supprimé cette phrase : « Je ressens l'éveil de mes sens » d'autant plus inutile que cet éveil, le poème nous le fait vivre par le travail très conscient de cette élève sur la découpe en vers (j'y ai ajouté le découpage en strophes). Il y a dans ce texte de belles synesthésies que j'ai signalées à Eloïse :

Je me suis assise là, dans un fauteuil rouge,
Je regarde et tout autour de moi, velours.

J'attends là, autour de moi, un nuage,
De bruits sourds, qui me traverse et suit son cours.

Il y a tous ces enfants qui crient avec impatience.

Les lumières sont rivées sur moi et les autres, puis ce nuage
Grandit d'une odeur qui s'installe.

Soudain, un autre bruit retentit et atténue le premier :
J'entends tous les battements de cœur, spectateurs et artistes.

Le petit monde de Miloud est complémentaire, puisque c'est celui non plus des gradins, mais de la piste :

Ce petit pays n'est éveillé que l'hiver.

Étonnante, la petite fille dans le tour de magie
Petit pays dont le rouge est la couleur

Tristes et laids, les clowns mouillés
Mais tous ont le sourire, la joie de la scène

Quand ils ont joué, ils se taisent tous
Les applaudissements des étrangers

Leur donnent des ailes.
Il faut alors se quitter.

Cette façon de mettre des appositions en tête de vers : « étonnantes », « tristes et laids » provient directement de ma liste. Mais l'effet rythmique est heureux, on le verra apparaître dans d'autres textes. Miloud s'était appuyé sur le poème de Dotremont, dans lequel la neige est magnifiquement obsédante. Il a su en profiter pour jouer sur le nom « Cirque d'Hiver ». Si le mot « neige » n'apparaît pas dans le poème d'Éléonore, celle-ci est en fait très présente par l'émerveillement devant la scintillation qui ouvre et clôt sa page. Page en prose que j'ai mise en vers moi-même, car Éléonore avait peur de perdre son élan. Mais avant la fin de la séance, elle n'a pas oublié de me dire qu'elle souhaitait que je fasse un travail de mise en forme comme je l'avais fait pour son texte de la séance précédente. J'ai été très touchée, pour l'avoir ressentie moi-même, de son émotion devant le couple de monocyclistes, qu'elle présente comme un modèle de relation amoureuse. Je n'ai pu m'empêcher du coup de remplacer son expression « grâce au monocycle » par « Amour sur une seule roue ». Voici le poème en entier :

Pattes en l'air, le tigre est assis au centre de la piste sur une boule
A facettes illuminant tout le Cirque d'Hiver,
Comme une lune entourée de ses étoiles.

Amour sur une seule roue, l'homme et la femme mélangent
Leurs membres dans les hauteurs. Amour fort.
Il la porte et elle plane,
Femme rassurée, homme protecteur.

Ombrelles des fines jongleuses, sans qu'on voie l'effort,
Ombrelles qu'elles s'échangent par le bout du pied.

Pour les petits et pour les grands,
Spectacle qui fait des étincelles dans nos pupilles,
Spectacle grandiose qui dilate notre regard

D'autres élèves ont aussi fini leur poème dans ces deux heures. Ainsi Steven :

Ces odeurs fortes, le bruit des fouets,
Ces fouets un si long
L'autre plus court

Les ombrelles colorées
De rouge et de beige

Ces bêtes sauvages
Et dangereuses
Si douces ici

Cet endroit
Ivre de rire
Voir pour ne rien rater
Écouter pour tout entendre

Ces souvenirs si bons

Ne demandent qu'à
N'être jamais oubliés

Le cirque d'hiver Bouglione

En parlant avec lui, j'ai pu lui faire retrouver ce qui l'avait frappé dans les fouets, et grâce à ce détail concret, ils existent. Il avait aussi suivi les directives de la liste, et avait essayé d'être exhaustif notamment pour les couleurs. Cela dit, il a tout à fait accepté que je supprime cette strophe, qui, après celle des ombrelles, détruisait cette dernière par pléthore de couleurs :

Les trois présentateurs
Deux de rouge et or
Un de bleu et blanc

Souvent j'essaye de faire comprendre qu'en poésie le plus devient un trop, et les élèves acceptent toujours ce genre de sélection pour que le poème ne perde pas son éclat. La fin du poème de Steven est moins frappante que sa première partie, mais je l'ai conservé telle quelle, car j'ai senti qu'il y tenait, qu'il tenait vraiment par exemple à clore en nommant ce cirque-là, pour lui rendre hommage m'a-t-il dit.

Kingstan n'avait pas vraiment réussi à aller au-delà de la liste préliminaire, mais à vrai dire, il m'a suffi d'associer deux par deux certains lignes pour aboutir, magie des mots quand ils sont simples, à ce poème énigmatique et subtil.

Les tigres sont très beaux, mais surtout
Celui qui est tout blanc.

Des histoires tristes
Et des mouvements étonnants, bras et pieds.

Les petits coups de pouce,
Des femmes charmantes.

L'esprit reste le même
Un cœur mais deux battements.

Penser est agir,
Poursuivre les chemins inconnus.

Du poème de Myriam, j'ai voulu mettre en valeur, par la mise en vers et en strophes, cette double thématique de la beauté et de l'angoisse (unies dans le mot »frissons «), à travers la féminité et l'enfance :

Même en ayant dix-sept ans, j'ai été une enfant
Ce jour-là.

C'était agréable de sentir la joie
D'un être petit et innocent

Jeunes femmes chinoises avec des ombrelles

Peur que l'une perde l'équilibre
C'était beau

Une petite fille a pleuré au premier rang
Quand c'était aux tigres de faire leur numéro
Elle avait peur

Les sons et les bruits
En accord avec les mouvements
C'était beau, cela me faisait même
Des frissons

Petit pays si beau
Où tout est clair et rose

Inversement, Kevin a très mal vécu la présence de très jeunes enfants dans le public du Cirque d'hiver. Voici le début de sa liste : « La présence des enfants était désagréable ». Je suis venue discuter avec lui, lui demandant d'où lui venait cette répulsion. Comme sa voisine la partageait, ils ont su me dire tous deux que l'enfance est derrière eux, qu'ils n'en veulent plus. D'où cette fin de liste, toujours chez Kevin : « Les enfants nous replongeaient dans un univers enfantin que je ne veux plus côtoyer. L'univers enfantin c'est du passé. Et le passé c'est du passé ». Il a ensuite élaboré deux poèmes, toujours en vers très courts. J'ai regretté dans le premier une absence de détails concrets, une expression trop directe de ce qu'il ressentait et pensait (mais avec cette fin remarquable : « Le cirque / Un univers / Au bout de me pensées »). Avec beaucoup de bonne volonté, il a fait une deuxième tentative, introduisant des évocations des numéros, accentuant le moment de bascule désagréable dû aux enfants, mais sacrifiant ce beau distique « Ému/Déçu » que j'ai repris dans la version que je propose, et surtout il a introduit deux images, celle du cauchemar dans le rêve, et celle de la forêt en feu. En reprenant de sa liste première cette belle affirmation insistante : « Ce qui m'a plu dans les jeux de lumière, c'était les étoiles/J'adore les étoiles », tout cela a abouti à un poème très riche, mais dont on peut se demander s'il ne serait pas plus fort encore mis au présent :

Un dompteur qui les a domptés
Un jongleur qui s'est entraîné
Et
Le spectateur qui a
Admiré la beauté
Des animaux
Le comique du clown
La souplesse des artistes chinoises
La grâce
Du cheval venu
Pour être acclamé
Touché j'ai été
Dans leur univers je me suis plongé

Ce qui m'a plu dans les jeux de lumière, c'étaient les étoiles.
J'adore les étoiles.

Mais dans ce rêve
Le cauchemar des enfant bruyants
Me replongeant dans le passé !

La flamme qui avait embrasé la forêt
De mes pensées
Vibrant au rythme des acrobaties réalisées
S'est éteinte.
Tout d'un coup.
Brutalement.

Ému.
Déçu.

Le cirque : un univers
Au bout de mes pensées.

**« De plus en plus, chacun dans son aventure »
(séance du 22 décembre 2006)**

J'avais projeté, pour commencer cette séance, de lire à tous la quasi totalité des textes déjà produits, mais d'insister sur les brouillons de Solène, que j'aurais distribués afin d'y commenter précisément ma façon de « dialoguer » avec leurs poèmes. Charles m'en a dissuadée : Solène étant l'élève exemplaire d'une classe qui venait de se voir attribuer au dernier conseil de classe 11 avertissements-travail, une telle démarche risquait d'être mal vécue par elle et mal reçue par les autres. J'ai d'autant plus facilement renoncé à mon projet que le poème de Solène ne me semblait pas plus réussi que les autres dans leur ensemble. J'ai donc consacré le même temps à chaque élève, donnant à entendre son poème, fini ou pas, commentant particulièrement telle ou telle beauté trouvée, m'efforçant de créer des enchaînements de l'un à l'autre pour augmenter leur plaisir ; celui-ci était visible sur leurs visages. Quand le poème me semblait susceptible de devoir ou pouvoir être continué ou encore travaillé, j'indiquais à tous les pistes auxquelles je songeais. Je voulais vraiment lier plaisir d'écouter et envie d'écrire encore.

De tels moments de partage sont essentiels, on le sait, dans les ateliers. C'est comme d'assister ensemble à la venue au monde d'un être décidément vivant. Parfois on a même ensemble des révélations : par exemple, en le lisant ainsi à voix haute, j'ai découvert que le poème de Pascale n'était pas du tout inachevé comme je le croyais. Cela a semblé une évidence pour tout le monde :

Dans cet univers, beaucoup d'obscurité
Beaucoup d'humanité

Le cirque m'a impressionnée comme le rêve d'un enfant

L'inachèvement en poésie est en effet, dès que la fragmentation y joue un rôle important, une impression très relative. Ainsi Sikou étant absent ce jour-là, son poème restera celui-ci :

Inoubliables, les pirouettes dans les airs des Yingling.

Merveilleux, les tigres de tous les continents, réunis.

Et le cheval qui a marché, debout sur ses pattes arrière.

Dégoûtants, les clowns qui se crachent dessus.

Heureux, les enfants qui ont vraiment aimé.

Ce genre de poème, qui ne trace pas vraiment de route, a pour principale qualité de nous mettre en état d'éveil, de capacité d'éblouissement et de résonance. A partir du moment où cet état est créé, peu importe la durée du poème lui-même. Mais bien sûr, il y a du bonheur à faire durer cela, par exemple quand Laetitia rajoute à sa page deux visions supplémentaires (on trouvera dans son dernier vers un écho du poème d'Éléonore : c'est vrai, écrire c'est aussi se souvenir de ce que l'on a aimé lire) :

Acrobates exceptionnelles : l'une se tenait sur la tête de l'autre.

Magie aperçue : une main lorsqu'elle déplaçait l'oie.

Amusantes otaries : la plus petite ne mangeait son poisson qu'à moitié.

Deux frères : l'un à terre envoyant l'autre en l'air.

Tigre blanc : assis sur une boule à facettes, il illumine le public.

Quant à Aude, je lui ai demandé si elle n'aimerait pas rester un peu plus longtemps dans sa merveilleuse maison, dont voici la première mouture :

L'idéale maison : Bouglione

La beauté des quatre tigres, dans ma maison

Un échange de baisers entre l'otarie et le dresseur, dans ma maison.

Deux filles asiatiques impressionnantes, dans ma maison.

Des accessoires, ombrelles et tapis dorés, dans ma maison.

La coiffure du clown.

La joie dans les regards de tous les enfants heureux
D'être venus dans ma maison.

Non seulement elle a bien voulu déployer davantage sa maison, mais elle a été intéressée par le travail de variation rythmique que je lui ai conseillé de tenter (je regrette un peu que les enfants n'apparaissent pas qu'à la fin, je lui en parlerai peut-être la prochaine fois) :

L'idéale maison : Bouglione

La beauté des quatre tigres, dans ma maison.

Des costumes scintillants.

Un échange de baisers entre l'otarie et le dresseur, dans ma maison.

Le cheval et son allure, dans ma maison.

Cette femme rouge.

Petits et grands, le sourire aux lèvres, dans ma maison.

La coiffure du clown.

Deux filles asiatiques impressionnantes, dans ma maison.

Des accessoires, ombrelles et tapis dorés, dans ma maison.

Une confiance entre ces deux frères.

La joie dans les regards de tous les enfants heureux
D'être venus dans ma maison.

Pendant ce temps, Beny s'efforçait de continuer lui aussi son poème que je lui avais proposé de concevoir comme une série de questions, idée qui m'était venue devant cette expression présente dans son premier brouillon, « mille et une questions » que je lui ai alors proposé comme titre :

Mille et une questions

Beau petit pays, quel est le tigre le plus impressionnant, est-ce le blanc ?

Comment un garçon peut-il balancer son frère dans les airs ?

Avec sa petite balle, le danseur de claquettes est-il un nouveau jongleur ?

Comment des animaux sauvages et dangereux se transforment-ils en artistes ?

Alors il existe, le monde où les hommes et les animaux se comprennent ?

Et c'est possible, vivre d'applaudissements ?

Cette idée plaisait à Beny, parce qu'il savait qu'ainsi son poème ne ressemblerait pas aux autres, mais il a été à chaque fois dans l'incapacité de tourner ses phrases en interrogations. Il a accepté que je continue à le faire à partir de son brouillon. Chacun doit pouvoir faire les choses à son rythme, trouver son autonomie plus ou moins vite. L'important est de comprendre qu'écrire de la poésie c'est écrire dans l'ouverture et l'attente infinie et l'attention continuée. Je pense, disant cela, à la demande que m'a faite ce jour-là Solène de retaper la fin de son poème en mettant davantage en valeur sa fin, comme ceci :

Dans mon pays, les acrobates sont comme des fleurs
Qui poussent côte à côte, finissent par s'entrelacer,

Elles se soutiennent.

Cette conscience du détail est essentielle, et j'aime partager avec eux cette attention qui nous libère, ensemble, du temps qu'on ne retient pas et dont nos journées sont tellement faites. Je repense aussi à Kevin, élève scolairement aux antipodes de Solène, mais qu'on sentait très fier d'avoir fait un poème qui existait si fort quand tous l'avaient entendu. Il a vraiment réfléchi à ma proposition de tout transposer au présent, pour me dire enfin qu'il était sûr que c'était mieux. Effectivement :

Un dompteur qui les dompte
Un jongleur qui s'entraîne
Et
Le spectateur
Admire la beauté
Des animaux
Le comique du clown
La souplesse des artistes chinoises
La grâce
Du cheval venu
Pour être acclamé
Touché je suis
Dans leur univers je me plonge

Ce qui me plaît dans les jeux de lumière, ce sont les étoiles.
J'adore les étoiles.
Mais dans ce rêve
Le cauchemar des enfants bruyants
Me replongeant dans le passé !

La flamme qui a embrasé la forêt
De mes pensées
Vibrant au rythme des acrobaties réalisées
S'éteint.
Tout d'un coup.
Brutalement.

Ému.
Déçu.

Le cirque : un univers
Au bout de mes pensées.

Thibault non plus au départ n'était pas de ceux qui y croyaient, je ne sentais pas vraiment chez lui une envie de poésie. Son seul brouillon était une liste sans grande conviction, mais par chance certains éléments avaient une vraie beauté, je les ai donc agencés :

Des sièges très rapprochés en velours.

Les grands lustres changeant de couleur comme les lumières aux murs.

La piste et son trou au milieu.

Tous les costumes qui brillaient.

Lumière jouant sur la piste et dans les gradins.

Un tigre blanc, les autres ont les yeux rouges.

Lu à tous, il avait tout d'un poème. Après le lui avoir donné, j'ai proposé à Thibault de continuer dans cette simplicité mystérieuse. Mais il avait surtout envie de se retourner vers les filles derrière lui pour les regarder faire. Le voyant inactif, je suis venue lui parler du désir en poésie : on ne peut écrire un poème que si on le désire ; le sien était désirable car je sentais qu'il pouvait devenir un poème entièrement consacré aux lumières, qu'il y avait aussi cette évocation précieuse de ce trou effectivement inoubliable, qui avait avalé les lumières au sol à un moment du spectacle. Mais lui seul pouvait savoir si de ce poème il avait le désir. Je l'ai laissé décider. Heureuse surprise de voir qu'il s'est mis à avoir envie de ces lumières dans son poème, qui s'est enfin épanoui ainsi :

Des sièges très rapprochés en velours.

Les grands lustres changeant de couleur
Comme les lumières aux murs.

La piste et son trou au milieu.

Un trou d'obscurité qui attire les lumières
De tous les costumes qui brillent.

Lumières jouant sur la piste et dans les gradins.

Lumières qui se rassemblent dans une boule
Qui éclaire la majesté d'un tigre blanc.

Quelques remarques : j'ai continué, même si son deuxième brouillon se présente en vers et non plus en liste, à prendre l'initiative de strophes. Je n'ai pas eu le temps de lui proposer de faire ce travail lui-même, tant il a vraiment écrit seulement dans les derniers moments de la séance. Ce n'est pas moi toutefois qui lui ai suggéré de supprimer « les yeux rouges », que je n'ai jamais aimé dans son texte, trop peu en accord avec la blancheur du tigre. Il est remarquable de voir comment de lui-même il a repris magnifiquement la fin de son poème pour en faire une célébration de la clarté ! (Là encore, on peut constater le pouvoir fécondant du poème d'Éléonore).

Lors de cette séance, de nouvelles consignes ont aussi été proposées. D'une part ceci, inspiré de « Paris at night » de Prévert, très simple, pour aider ceux qui pouvaient se sentir en difficulté :

Nouvelle possibilité pour le spectacle Bouglione ou la première partie de Rainbow

- Trois bougies une à une allumées dans la nuit
- La première pour voir.....
- La seconde pour voir.....
- La dernière pour voir
- Et l'obscurité tout entière pour.....

Complétez librement, y compris quant à la longueur, les vers incomplets.

Quand vous vous relisez, vérifiez cela :

- qu'on sente une unité au niveau des vers 2,3, et 4 mais sans monotonie.
- que le dernier vers offre au lecteur un effet de surprise, de rupture, mais qui apporte un éclairage, une profondeur à ce qui précède.

Peu l'ont choisie. Fabien, qui n'avait assisté à aucun des deux spectacles, en a fait ceci, qui s'intégrera bien dans un recueil sur le cirque, et fait même déjà écho, sans le savoir, au poème de Beny :

Trois bougies une à une allumées dans la nuit
La première pour voir un homme
La seconde pour voir un animal
La dernière pour voir qu'ils sont si proches
Et l'obscurité tout entière pour imaginer où ils se trouvent

Le poème de Pascale est très dépouillé aussi, j'ai classé les trois infinitifs de telle sorte qu'une gradation apparaisse :

Trois bougies une à une allumées dans la nuit
La première pour la voir peu à peu apparaître
La seconde pour la voir s'éclairer
La dernière pour la voir s'illuminer
Et l'obscurité tout entière pour en sentir la peur

Myriam évoque à nouveau le cirque Bouglione ; j'ai tout de même substitué dans le dernier vers « penser » à « voir », plus recevable avec « obscurité », et doué d'une ambivalence intéressante (le cirque est-il ce « monde ensoleillé » ou ce qui s'en éloigne, vu la violence qui lui est aussi associée ?) :

Trois bougies une à une allumées dans la nuit
La première pour voir des enfants
La seconde pour voir la cage et l'impatience
La dernière pour voir des artistes acharnés
Et l'obscurité tout entière pour penser à un monde ensoleillé

C'est Rain/Bow qui est présent dans le poème de Kevin, lequel a malheureusement utilisé la gomme, qui a fait disparaître la mémoire de son travail. Je me souviens toutefois que comme pour son premier poème, je l'ai progressivement orienté de l'abstrait vers le concret pour ce qu'il avait du mal à trouver (la seconde bougie). J'ai choisi de couper en deux son dernier vers pour l'antithèse s'envoler / plonger (à ce propos je lui ai rappelé son premier poème pour lui dire que décidément, il aimait le verbe « plonger ». Cela l'a fait sourire, j'aime faire comprendre que nos poèmes sont comme un reflet de notre corps, sans qu'on s'en rende compte)

Trois bougies une à une allumées dans la nuit
La première pour voir la tête blanche
La seconde pour voir leurs cerceaux s'envoler
La dernière pour voir ce corps de femme nue
Et l'obscurité tout entière pour plonger
Dans le monde de l'arc et la pluie

Miloud aussi a été frappé par les moments de nudité dans ce spectacle. Il a bien peu écrit pendant cette séance, mais ces deux lignes : «Je suis celle qui jongle avec des plumes / Je me suis mise nue pendant un instant », ne deviennent-elles pas un poème saisissant proposées ainsi ?

Je suis celle qui jongle avec des plumes
Je me suis mise nue
Pendant un instant.

Trop facile ? Mais je crois que la poésie est facile, si elle laisse les mots faire, et agir sur un lecteur consentant. Ce n'est ni un regret ni un éloge, c'est quelque chose que je ne cesse de constater. Écrire un poème, c'est toucher du doigt la force des mots.

Contrairement à Kevin, Miloud avait choisi ma deuxième proposition :

Choisissez un des accessoires du spectacle et faites le répondre en lui-même à des questions qu'on lui poserait :

- qui êtes-vous ?
- comment vous reconnaître ?
- qu'aimez-vous que l'on vous fasse ou fasse avec vous ?
- vous sentez-vous seul ?
- vous sentez-vous bien ?
- êtes-vous heureux ?
- aimez-vous les autres objets qui sont là, ou un seul ?
- aimez-vous les personnes qui sont là ?

- à quoi pensez-vous ?
- pensez-vous à quelqu'un ou à un objet, ou un lieu ?
- qu'aimez-vous le plus au monde ?
- avez-vous peur ?
- détestez-vous quelque chose ?
- voulez-vous qu'on vous regarde ?

J'avais eu cette idée, déjà proposée il y a deux ans pour *La veillée des abysses* de James Thierrée, en raison du grand nombre d'accessoires présents dans le spectacle de Jérôme Thomas. Mais les élèves se sont contentés des objets classiques du jonglage, et leurs poèmes sont relativement attendus. Ainsi la balle d'Aymeric :

Je suis celle avec qui on joue
 Qu'on soit grand ou petit
 Je suis ronde et je rebondis
 Je ne pense à rien
 Tout ce qui m'importe c'est voltiger

J'aime les personnes qui me font
 Voler
 Tourner
 J'aime être regardée
 Admirée
 Touchée
 Que l'on m'observe
 Sans fin

Ce que j'aime le plus au monde c'est
 Etre en présence d'autres balles
 Qui me ressemblent
 Puis voler, voler, voler.

Toutefois, je suis très contente de ce poème pour lui car son écriture s'est vraiment débloquée alors. En effet, lors de la première séance, il s'était très vite enfermé avec ces trois vers :

Au cirque d'hiver les musiciens accompagnent les artistes.
 Au cirque d'hiver les lumières éclairent les artistes.
 Au cirque d'hiver les gens applaudissent les artistes.

Il était satisfait car ce tercet correspondait à l'idée qu'il se faisait de la poésie , et il tenait à eux. Je lui avais indiqué qu'il pouvait en faire des refrains, et chercher donc des strophes intermédiaires plus libres et plus amples. Il n'y a pas réussi. Mais cette fois-ci, il a écrit avec une sorte de liberté : est-ce d'avoir entendu les poèmes de ses camarades, d'avoir choisi une balle, dans la peau de laquelle je lui ai demandé de s'imaginer ? En tout cas il a eu cette fois un vrai plaisir à se lancer. La balle d'Eloïse s'exprime elle aussi avec un enjouement qui fait plaisir à entendre, j'aime particulièrement la personnification de la deuxième strophe, qui renouvelle la vision du numéro :

Qui suis-je ?

Heureuse ?
Je ne dirais pas non.
Je suis faite pour cela
N'est-ce pas ?

Je ne suis jamais seule.
J'ai toujours des amies autour de moi.
Lorsqu'on me sépare d'elles
Je m'en fais d'autres aussitôt.

Mon rêve serait d'avoir des jambes
Pour pouvoir sortir de cet univers
Et voir des gens au lieu
Que ce soit eux qui me regardent

On me reconnaît grâce à ma forme ronde
Je peux être de toutes les couleurs

Je suis une balle jongleuse

Celle de Kingstan s'inspire plus précisément du spectacle dans sa première strophe, puis on y retrouve cette légèreté comme métaphore d'une sagesse, celle de faire son bonheur de son destin :

Je suis blanche le jour
Noire la nuit
Je voudrais danser avec vous

Je ne suis pas seule
Car il y a d'autres balles

Je me sens bien
Dans les bras de mon maître

Je suis heureuse
Malheureuse pourquoi ?
Je ne pense qu'à rebondir

J'aimerais jouer
Dans le plus grand spectacle

Je rêve ou ne rêve pas
Mais j'aimerais sentir un cœur
Ai-je peur ou suis-je timide ?

Je déteste les personnes
Pour qui le mot rire n'existe pas

J'aime, j'adore, j'accepte
Les regards discrets
Les petits murmures

Kingstan est un garçon massif et peu loquace, mais souvent souriant. Je retrouve ce sourire, comme une grâce intérieure, dans sa façon d'utiliser à nouveau l'adjectif « petit », et de parler du cœur. Déjà dans son premier poème :

Les petits coups de pouce,
Des femmes charmantes.

L'esprit reste le même
Un cœur mais deux battements.

Cette douceur apparaît aussi dans le poème de Steven. Je me souviens notamment d'avoir discuté avec lui de la présence du verbe « câliné », il ne me semblait pas très approprié, mais lui n'en démordait pas. A cause du démonstratif féminin qu'il utilisait, fautivement, devant le substantif « anneau » ? Je sens plutôt un grand désir d'enveloppement dans son poème, dans ses brouillons où il était question d'être « câliné en compagnie de ses frères et sœurs », d' « adorer quand vous vous occupez de moi, j'adore quand vous jouez avec moi ». Comme si le jonglage et ses accessoires personnifiés ravivait l'enfance en ces élèves, ou faisait affleurer leur part féminine (très loin pourtant de ce spectacle de Jérôme Thomas, surtout dans sa deuxième partie, sans fraîcheur réelle, négligent et narcissique, l'inverse du spectacle Bouglione). Dans la mise en strophes que je propose du texte de Steven, j'ai donc choisi de mettre en valeur ce participe que je n'ai plus voulu discuter, car il en est peut-être le nerf secret, demande touchante présentée comme une récompense de l'effort :

L'anneau du jongleur

Je suis celui que la vue humaine ne peut pas oublier.
Tu me reconnais grâce mon corps
Il ne fait qu'un tour de lui-même
Adore être câliné.

Je suis celui qui ne se sent jamais seul
Toujours heureux que sa forme soit connue de tous

Je suis celui qui n'envie aucun objet
Car ma forme fait partie de chacun

J'aime les personnes qui m'entourent
Entre celles qui admirent mon travail
Et celles qui m'aident à trouver mes admirateurs

Je suis celui qui pense toujours à faire mieux

Solène, elle, a conscience que la poésie se nourrit de ce que l'on ne connaît pas très bien soi-même. Elle est celle qui avait déjà écrit ceci, par exemple :

Le mélange des balles, le claquement des talons,
Le tout donne le tout,

en reconnaissant que ce n'était pas vraiment compréhensible, mais infiniment plaisant, nous étions tombées d'accord là-dessus. Et j'avais insisté sur ce point en lisant son poème à tous. Ce jour-là, elle est allée d'emblée dans cette direction, d'où ce poème étonnant, prenant, dans lequel je ne suis pas intervenue :

Qui suis-je ?

Un être, déjà
Heureux
Malheureux
Pourquoi pas les deux ?
J'aime – jouer
J'aime – danser
J'aime – courir
La solitude
J'ai peur
La pudeur
Je ne connais pas
Je pense, je rêve

J Je déteste
L'autre
Le cauchemar
Nu, libre
Je suis
Souvent – la solitude
Est là
Les gens qui
M'entourent
La chasse

Éléonore a elle aussi pris une voie très personnelle, mais son cheminement a été moins aisé. Elle s'est d'abord efforcée de suivre ma première consigne, en revenant sur le tour de magie du spectacle Bouglione. Mais des trois bougies elle a eu d'abord la dernière. Voici son premier brouillon :

La dernière pour voir ou même ne rien voir
Telle une illusion qui nous projette un mystère.
Mais où est-ce ? Que se passe-t-il ?
Nul ne le saura.
Une étrange sensation

Dans la suite de ce brouillon, elle avait noté des éléments de plus en plus épars pour le début du poème :

La première pour voir une petite fille
Toute enchantée, participe
Magie
 blanc
rusé perdre le
canard contrôle
 comment fait-il
effet
 comique
 Bien réel cachée

Puis, en conversant avec moi, elle a compris qu'il n'y avait aucune obligation à suivre un modèle. Soulagée, elle s'est lancée dans un poème en vers courts. De ce nouveau brouillon j'ai attiré son attention sur des redondances qui enlevaient de la force à son texte, telles que :

Que se passe-t-il ?
Nul ne le sait
Un mystère
Ou :
Telle une illusion
Sensation partagée

Éléonore s'emmêlait aussi dans la fin de son poème, voulant à tout prix exprimer l'alliage de comique et de magie par le terme « harmoniant », qu'elle préférait, pour les sonorités, à « harmonie ». Elle y a finalement renoncé dans sa dernière version, où elle a cette fois, et remarquablement, travaillé la mise en strophes. Je me permets de remplacer au début le participe « attentionnés » par « attentifs », car je pense que c'est ce qu'elle voulait dire, et aussi parce qu'il fait une belle alliance avec « enchantés ». Sera-t-elle déçue par la rime perdue ? C'est tout de même un poème merveilleux :

Spectateurs attentifs,
Enchantés.

Que se passe-t-il ?
Un mystère.

Pas de temps pour voir
Le fait réel.

Telle une illusion :
La petite fille cherchant,
Le canard se cachant.

Tous deux,
Manipulés ?

Nous laissant
Dépassés.

Comique, magie
Tout du cirque !

**« La réussite de l'horreur »
(séance du 26 janvier 2007)**

Une semaine auparavant, les élèves étaient allés à La Ferme du Buisson pour la création de *Le Phun*, *Le train Phantôme*. Sorte de train forain avec wagonnets circulant dans un petit monde terrifiant : araignées, serpents, morts-vivants, fœtus, tout cela en latex, en vidéos, en pantins articulés sur fond sonore saisissant, dans un dédale de pièces abracadabrantes qui sentent les enfers, ou la fin du monde, avec différents parcours selon les degrés d'effroi. Tout ceci figurant le repaire d'une famille Ramon aux membres plus inquiétants les uns que les autres, et qui au bout d'un moment se mettent à jouer au sein du public. Je n'avais pas vu moi-même ce spectacle, guère attirée par ce registre, mais il ne m'avait pas été très difficile, au vu de son descriptif, d'imaginer ces consignes :

Le spectacle *Le train Phantôme* vous a fait vivre des sensations et émotions fortes, négatives et positives, amusantes, horrifiantes ou délicieuses. Comme des rêves ou des cauchemars, réalisant des désirs ou des angoisses secrètes. Imaginez des phrases indépendantes les unes des autres et qui donnent l'impression d'hallucinations extrêmes, ahurissantes. Elles commenceront, au choix, par :

- Le train Phantôme pour
- Le train Phantôme pour que
- Dans la famille Ramon
- C'était l'époque où

Avec l'ensemble ou une partie de ces phrases, construisez un poème en vers ou en prose, cohérent mais étonnant aussi. Vous pourrez ajouter d'autres vers ou phrases. Vous chercherez un titre si vous le souhaitez.

Je ne m'inquiétais pas beaucoup des résultats de cette séance, car *Le Train Phantôme* cultivant le frappant et le bizarre, il suffisait que les élèves jouent le jeu pour que les poèmes sortent de l'ordinaire. La preuve, c'est que Khadidja, dont je n'avais jamais réussi à obtenir quelques lignes, fit un vrai poème, certes grâce à un dialogue avec son professeur, mais c'est un recours qui s'avère très souvent fructueux avec des élèves perdus en eux-mêmes. Et son poème existe vraiment :

Le Train Phantôme on ne sait pas s'il vient sur nous
Alors on bouge
Il nous bouscule
Il serre le cœur dans la main
Le pose sur la table du boucher
Et le tranche
Pour le presser sur une machine
Et le servir à la femme pour le boire

Qu'est-ce qui fait la force de ce texte ? Eh bien justement ce sur quoi je ne cesse d'insister en atelier, à tous les âges : le détail précis et concret. Il est très rare qu'on puisse s'en passer et réussir à faire advenir alors autre chose que du discours ou des jugements de valeur creux.

Ce passage de l'abstrait au concret, Kevin a su le faire assez aisément cette fois encore. Il a malheureusement (encore une fois !) utilisé la gomme pour son brouillon, mais je me souviens qu'il avait commencé à peu près ainsi :

Dans la famille Ramon il y a des choses horribles.

Je lui ai demandé de donner un élément concret, et il a écrit lors ceci :

Le sang gicle.

Phrase où il progressait, effectivement, mais l'association de ce nom et de ce verbe était trop banale, ce dont il a convenu, et il a proposé cette nouvelle phrase, où l'horreur n'est pas seulement nommée (sa 1^e phrase), mais réellement présente :

Dans la famille Ramon le sang sort de la bouche des enfants

Vers d'autant plus fort qu'il détourne l'expression courante : « La vérité sort de la bouche des enfants ». Voici tout son poème (avec suppression du dernier vers « La peur hante nos cœurs » : il n'osait pas finir sur les deux vers brefs, mais dès que je le lui ai suggéré, il en a été vraiment satisfait. Preuve qu'il ne faut pas oublier que les élèves se bloquent parfois en raison d'interdits imaginaires) :

Dans la famille Ramon le sang sort de la bouche des enfants
Œil de verre qui fixait
Le four qui nous brûlait vivant
La mère qui criait

Le Train Phantôme pour projeter nos cœurs
Et que nos cris hantent l'endroit que l'on vient de passer
La peur
La peur

Aymeric, son voisin, a lui aussi compris d'emblée le principe :

Dans la famille Ramon un œil de verre vous regarde
Un apprenti cuisinier terrifié

Le Train Phantôme pour vous faire crier
Une des sœurs mange le doigt
L'autre d'un regard le fait fuir

J'ai moi-même fait le travail de sélection sur le poème de Sikou, sélectionnant uniquement ce qui faisait vision dans son poème. Ce garçon nonchalant acquiesçait :

Le Train Phantôme pour illuminer certaines peurs au fond de nous.
Dans l'obscurité, avec un père au bord de l'agonie et une fille sourde-muette qui le met en éveil.

Il peut être attendrissant, offrir un cadeau à sa fille unique ou lui tirer les cheveux.

Seule la lumière d'une faible allumette peut le neutraliser pendant quelque temps.

Certains n'y parviennent guère. C'est le cas d'Éléonore, perdue cette fois dans ses brouillons de plus en plus méthodiques, alors qu'au début de notre travail elle s'abandonnait à un certain flot. En discutant dans la soirée avec elle, elle m'a confié qu'elle croyait que la poésie devait peser, isoler des mots. Ces mots, elle les avait, elle les posait bien clairement sur son brouillon, mais trop abstraits ils ne débouchaient que sur des idées générales, floues et d'ailleurs banales. J'en donne pour exemple le début de son brouillon :

tente d'échapper
La réalité
Peur
Autre monde
Angoisses
Vie en société
Vie en famille
Peur pour ses enfants (boulimie)

Nous avons convenu qu'elle oserait la prochaine fois écrire sur le film *Bronco Billy* de Clint Eastwood, vu aussi avec Mr Jacquelin la semaine précédente : elle avait plutôt envie de parler d'amour que d'horreur ! Je lui ai promis de lui amener mon poème sur *La femme d'à côté*, film qu'elle adore.

Fabien lui aussi a souvent du mal à quitter les généralités, par exemple il pouvait écrire « Madame Ramon envahit la salle d'angoisse et de surprise » mais a été incapable de donner un exemple précis qui serait angoissant ou surprenant pour le lecteur. Cela dit, quand j'ai regardé tranquillement son premier brouillon chez moi, celui qui me semblait trop vague, j'ai découvert un poème très abouti, notamment grâce à des attaques et une versification lancinantes. Les deux derniers vers sont pris de son deuxième brouillon, où il a tenté de trouver, sur ma demande, des éléments plus précis. En fait, le côté rudimentaire du propos contribue fortement à le rendre faussement familier, réellement inquiétant :

Dans la famille Ramon qui a l'air normale
on travaille tous.

Dans la famille Ramon on est spécial

on a tous quelque chose.

Dans la famille Ramon nous sommes une angoisse
pour tous.

Dans la famille Ramon on se voit
tous dans nos peurs.

La mère est un mystère.
Le mystère d'être une ogresse.

Souvent le non-dit qui entoure certains vers, certaines discordances et incongruités, donne une vraie vibration à des poèmes en apparence inaboutis mais qui, dans les faits, font tout simplement confiance, volontairement ou pas, au poids des mots. Je dis « dans les faits » car il faut admettre qu'il y a parfois des bonheurs de langage qui sont venus plus de la langue elle-même que d'un quelconque travail. Tant pis ou tant mieux, mais cela peut être l'occasion de faire ressentir aux élèves que parfois le poème livre la langue à elle-même, à ses propres potentialités qu'il actualise. Ou plutôt que l'acte de lire est ce qui donne finalement toute sa force aux textes, plus, paradoxalement, que l'acte d'écrire. Voici justement des exemples de poèmes où l'élève a fait « peu », se contentant de traiter une seule fois chacun de mes débuts de phrases (j'ai aéré ces textes par des blancs pour accentuer le dynamisme des mots):

C'était l'époque où la hantise est née.

Dans la famille Ramon le pouvoir de la mère règne.

Le Train Phantôme pour que l'innocence s'échappe.
(Pascale)

C'était l'époque où le sang d'enfant coulait à flots dans les forêts.

Dans la famille Ramon l'activité principale n'était pas la pâtisserie mais
la terreur.

Le Train Phantôme pour une peur frustrante.
(Miloud)

Solène a été plus ambitieuse : elle a davantage développé mes propositions, puis a organisé les éléments trouvés de façon à ce que le poème tienne le mieux possible. Si l'on considère que tout vient d'elle, y compris la versification, le résultat est impressionnant, me semble-t-il :

Dans la famille Ramon les hommes sont soumis, punis
On essaie de comprendre mais on ne comprend pas
Une grande sœur protectrice – une petite sœur étrange
C'était l'époque où les fous vivaient libres
Où l'amour n'était pas.
Le Train Phantôme pour retrouver la peur de chacun,
Une carte, un enjeu.

On s’amuse, on joue, dans la famille Ramon – on dévore.
C’était l’époque où
Les ogresses se cachaient dans la forêt.
C’était l’époque où la jeunesse était précieuse
Où les cœurs qui battaient encore – rendaient la jeunesse
Le sang qui coule
Le long de son menton
Elle hurle

Pour en finir avec ce problème des détails concrets, voici deux textes travaillant sur le même thème, celui de la mort. Il faut dire que dans la classe, sept des élèves n’avaient pas participé à la sortie. Je leur avais donné comme consigne de choisir un vers dans une liste donnée par moi et de s’en servir comme tremplin pour leur poème. Le résultat est catastrophique chez Ismaël :

Quand la mort passe
Apparaît un trou noir
Un mot vient à l’esprit
Tristesse
Une seule envie pleurer
Un seul moyen de combattre
Le vide laissé par la mort
L’aurait peut-être aidé
Seule la personne qui veut être
Aidée peut l’être.

Même problème chez Beny. (Il faut dire que tous deux ne se souciaient guère ce jour-là de leur poème, ils tenaient seulement à leurs idées sur la mort, idées qu’ils confondaient d’ailleurs avec le poème lui-même). Accumulation de termes abstraits sans rien qui relève du monde sensible, de l’imaginaire. D’ailleurs Ismaël s’était lancé dans son texte sans prendre un seul des vers de la liste, vers où j’avais évité le plus possible la présence de termes de sentiment ou de jugement. Par contre Eloïse a abordé cette angoisse de la mort comme une expérience qui la traversait dans tout son être, projeté dans un espace qui se construit au fur et à mesure du poème. Je ne suis guère intervenue, seulement pour lui proposer d’enlever les deux vers de la fin, trop banals :

La mort engloutit tout

Je n’ai pas peur de la mort,
Et c’est sans remords
Que je pénètre l’obscurité.
Sans aucune sécurité
Je me souviens d’avoir souri,
Ce bord du gouffre.
Je marche derrière le paradis
Et je souffre.

J’allonge le bras dans l’espoir
Mais je le fais dans la nuit noire.

Cette expérience physique perceptible dans le poème, Kingstan aussi nous l'a donnée. Je lui ai conseillé d'enlever deux, trois répétitions d'idées pour qu'aucun vers ne soit éteint par un autre :

Je me tiens sous le soleil ensoleillé
Quand soudain une lueur
M'éblouit
J'allonge le bras
Dans l'espoir de cacher cette lueur
Aveuglante, éblouissante , appétissante...
Elle se réveille
Mon cœur brûle
Qui suis-je ?

Pour en revenir au poème d'Eloïse, il est visible qu'elle a réussi à construire un système de rimes complet et vraiment travaillé (elle tenait d'ailleurs à la construction en quatrains, et je ne sais pas si elle aurait accepté que nous supprimions les deux derniers vers si cela avait dû détruire le dispositif des rimes). En général, je déconseille aux élèves de se soucier des rimes, qui souvent restreignent leur champ d'action et banalisent leurs poèmes. Mais ici, les phrases (car au-delà du vers, ce poème tient par une belle armature syntaxique) sont si prenantes que le poème n'est pas que cette recherche, les rimes ne sont pas plaquées laborieusement, elles donnent plus d'éclat au propos, ce qui est le mieux qu'elles puissent faire.

Heureusement dans la classe - est-ce l'effet des lectures par moi de leurs poèmes en début de séances, où ils entendent d'autres façons de toucher qu'avec les procédés traditionnels de la poésie ? – les élèves œuvrent plutôt librement. Le mieux étant quand ils inventent leur propre forme. Ainsi Kelly :

La dernière fille raconte des histoires d'horreur
La grande sœur arrache un doigt
La mère conte son enfance avec une pointe poésie
Le beau-père seul, à l'écart
C'est une famille ogre.

Aude aussi (le dernier vers était « Les pétales tombantes au cours du temps », mais elle a reconnu qu'il était mieux, raccourci comme je l'ai fait, et je lui sais gré de ne pas s'être accrochée au désir de faire rimer les deux derniers vers) :

Les douceurs où je nage ont une violence
Les couleurs que je choisis sont sombres
Perdue je suis
Quand la gentillesse se transforme
La confiance s'envole au vent
Pétales tombantes

Steven a choisi un de mes vers et a construit un poème d'une très belle découpe, où l'on retrouve l'importance que semble avoir pour lui la notion de famille :

Je voudrais vous parler très bas contre la terre
La terre notre mère

En accord avec son frère
Qui nous surveille
A la lumière venue
En accord avec sa sœur
Qui nous surveille
La nuit tombée

Ce poème que je viens de citer a été une heureuse surprise pour moi, découverte au dos de son brouillon sur le recto duquel nous avons travaillé ensemble, et à propos duquel j'avais à vrai dire peu d'espoir, tant, malgré le beau premiers vers qui est de Rimbaud, le texte bascule tout de suite dans la platitude rimée du rap. Le voici, amélioré comme on a pu, je pense que Steven y tient, mais pour moi ce n'est pas un poème, seulement un discours une nouvelle fois répété :

La douceur où je nage a une violence
Quelle douceur de vivre cette amitié
Je nage dans les rires, les pleurs,
Les blessures et les réussites de ma famille
Famille que j'ai créée
Famille que j'ai nommée
A en oublier la mienne
Famille avec qui ma vie s'achèvera
Mon quartier m'a montré le chemin de l'amitié
Mais la violence le transforme en cité
Les personnes âgées commencent à paniquer
Mes parents à me supplier
Car le quartier où je suis né
Est devenu une cité où règne le mot « étranger »

Comment évincer les clichés, c'est aussi un travail que j'ai demandé à Laetitia, avec bien plus de succès. Voici son premier brouillon (les deux premiers vers sont de moi) :

Danseurs,
Nous avons mis nos corps amoureux

Toi, moi,
Nos corps sensibles
Aux regards des autres.

Nous deux,
Eblouissant
Le public de nos costumes scintillants

Toi
Me portant en l'air

Moi
Légère et fière

Tous deux,

Réunis à jamais

Tous,
Nous distinguent sur cette terre

Et personne
Ne pourra rien y faire.

Insistant sur ce passage,

Toi
Me portant en l'air

Moi
Légère et fière

pour lui montrer à quel point il décrit les danseurs de façon convenue, j'ai réussi à ce qu'elle essaye de trouver autre chose, et elle a très bien trouvé :

Toi,
La pierre

Moi,
La feuille légère

Voici le dernier état de ce poème tel que je le lui ai proposé :

Danseurs,
Nous avons mis nos corps amoureux

Toi, moi,
Nos corps sensibles
Aux regards des autres.

Toi,
La pierre

Moi,
La feuille légère

Tous
Nous distinguent sur cette terre.

Poème enfin libéré de tout ce qui a déjà été écrit avant lui.

**« Une magie visible »
(séance du 2 février 2007)**

Le soir du 26 janvier, nous avons vu à La ferme du Buisson le très beau spectacle (premier spectacle !) d'Adrien Mondot, *Convergence 0.1*. Spectacle presque tout en noir et blanc, avec quelques apparitions de flammes ou de balles virtuelles bleutées. En effet, ce jeune homme y jongle et danse tantôt avec des balles réelles - et il finit magiquement avec une balle de cristal - tantôt à partir d'un dispositif numérique qui projette des balles sur un rideau de tulle noir. Un peu en arrière de la scène, une violoncelliste dialogue quant à elle avec une musique électronique. Spectacle saisissant, sobre et raffiné, mais qui ne semble pas avoir particulièrement touché les élèves. De toute façon, je savais qu'il me serait moins aisé de trouver des consignes que pour *Le Train Phantôme* : comment, avec le mot « balles » présent dans un texte, ne pas tomber d'emblée dans les visions convenues ? Comment alors ne pas trahir cet univers unique, d'une grande inventivité ? J'ai commencé à m'abandonner à mes propres impressions, prenant soin de déborder de l'idée de jonglage (ce que fait d'ailleurs Adrien Mondot lui-même, de plus en plus attiré par la danse comme il l'a dit au public en fin de soirée) en dressant une liste d'expressions censées favoriser une dérive des écritures pour rallier un monde inouï. Le titre donné à cette séance visant aussi cet abandon à l'imaginaire :

- une magie visible
- Le ciel noir
- La neige géante
- Les bras nus
- Le rideau invisible
- Le cauchemar calme
- La pluie saisissable
- Le violoncelle incertain
- Les flocons du ping pong
- La seule couleur de la flamme
- Les balles présentes
- La phrase illisible
- (ou les phrases illisibles)
- La danse blanche

- Le cristal muet
- Les étoiles rondes
- Les balles perdues
- Le déluge caressant
- Le vide merveilleux
- Les mains les plus douces
- La musique attentive
- Le rideau déchirant
- La flamme surprenante
- La passion silencieuse
- Les ombres fraternelles
- Le jeu d'artifice

Cette liste devait servir de réservoir pour construire un poème sur l'un des modèles suivants, l'un repris de Guillevic dans *Autres*, l'autre inspiré par la structure de base d'un poème d'Alberto Nessi:

1. En prenant un ou deux groupes nominaux de la liste précédente, composez un ou plusieurs poèmes sur ce modèle :

- Suppose
- Que.....
-
- Et que.....
-

2. En prenant à chaque fois un groupe nominal de la liste précédente, continuez tel(s) ou tel(s) vers (vous pouvez en imaginer d'autres sur le même modèle) :

- Il ne faut pas dire tristesse si.....
- Il ne faut pas dire solitude si.....
- Il ne faut pas dire nuit si.....
- Il ne faut pas dire éternité si.....

- Il ne faut pas dire savoir si.....
- Il ne faut pas dire disparition si.....
- Il ne faut pas dire terre si.....
- Il ne faut pas dire maladroit si.....
- Il ne faut pas dire indifférence si.....
- Il ne faut pas dire inquiétude si.....
- Il ne faut pas dire étonné si.....
- Il ne faut pas dire saisir si.....
- Il ne faut pas dire rater si.....
- Il ne faut pas dire difficile si.....
- Il ne faut pas dire affolé si.....
- Il ne faut pas dire rattraper si.....
- Il ne faut pas dire voir si.....
- Il ne faut pas dire cauchemar si.....

Ce jour-là, l'atmosphère de la classe a été moins calme, c'est d'ailleurs une classe qui posait de très sérieux problèmes de travail ce trimestre encore. Certains donc se sont bien peu concentrés. Pascale par exemple, se bloquant sur des évidences empêchant toute ouverture : « Il ne faut pas dire cauchemar si dans ce monde tout est merveilleux », par exemple, puis, avec l'autre modèle, errant sans fin le long de phrases d'un flou lancinant, qui a peut-être son charme, surtout dans les homophonies du derniers vers, mais qui me semble tout de même relever d'une poésie uniquement en surface :

Suppose que la passion silencieuse soit une chose éteinte à jamais
 que cette sensation puisse vivre en se taisant au fil du temps
 que s'installe pour toujours l'harmonie d'une vie inouïe
 et que le vide merveilleux soit à nos yeux ce rêve bleu

Myriam, sa voisine, a suivi le même chemin, sauf que de toutes ces phrases sur le 2e modèle, on peut au moins garder celle-ci : « Il ne faut pas dire terre si les cieux nous ouvrent leurs portes ». Il y a certes l'antithèse un peu trop attendue « terre/cieux », mais l'image finale nous la fait oublier. Puis elle aussi a tenté un poème d'amour, en deux parties qui, prises séparément, n'ont rien de vraiment frappant, et j'étais assez découragée. Cela dit, confrontées l'une à l'autre dans leur succession, quelque chose de vraiment troublant se passe alors, qui relève

de la déconstruction d'une métaphore, comme si on ne savait plus où est le comparé, où est le comparant :

Suppose que la seule couleur de la flamme soit inconnue
Et que cette flamme
Soit surprenante, soit étincelante.

Suppose que ces bras nus
Soient les tiens
Que tes mains si douces me caressent
Et que cela m'obsède.

Leurs voisins de derrière, Aymeric et Kevin, étaient relativement déconcentrés, communiquant souvent avec elles. Mais il faut dire que ces deux garçons se sont vite faits au travail avec moi : un tour de main était pris, ajouté à un assez sûr instinct de ce qui fait le poème. Tous deux l'élaborent donc assez vite, en trois temps et dans la bonne humeur : un premier jet toujours intéressant, une mise au point de certains détails avec moi, puis une organisation des vers par eux. Avec constamment une très grande souplesse à accepter toutes mes propositions, mais je me demande aussi si cette absence de résistance n'est pas liée à une certaine indifférence, qui n'empêche pas le plaisir le temps du faire, mais enfin ils sont tout aussi contents d'avoir fini. A la fin de la séance, comme je lui posais une dernière question sur l'ordre des strophes, Kevin m'a répondu avec bonhomie : « Faites comme vous voulez, c'est vous la poète ». Pudeur, insouciance, les deux ?

Du reste Kevin cette fois n'avait pas bien saisi ma consigne, il a cru qu'il fallait construire son poème avec le plus possible d'expressions de la liste. A partir de là, les choses devenaient bien sûr assez faciles :

Suppose que
La flamme surprenante éblouisse les balles
Noyées dans l'obscurité

Dans ce ciel noir
Les balles perdues rebondissent
Sur les bras nus du jongleur

Leur liberté éveille
La curiosité de la salle

La seule couleur de la flamme
Illumine les ombres fraternelles de nos âmes

Dans tout ce noir
On aperçoit quand même
L'art
De cette danse blanche

Ce poème toutefois a une vraie cohérence, et il a été l'un des rares à réellement resonger au spectacle. J'ai repensé la mise en vers des 2^e et 3^e strophes, mais celle des autres strophes vient vraiment de Kevin, et c'est assez remarquable

dans la première et dernière. Les revoyant je me souviens maintenant à quel point Kevin tenait au mot « art », que je n'aimais pas trop mais pour une fois il résisté et il a bien fait. Ce mot dont on voit bien à quel point il est matériellement court se déploie vraiment ici dans tout ce qu'il implique d'engagement pour les uns et d'émerveillement pour les autres.

Aymeric a tout de même eu envie de tenter les deux consignes. Le premier poème nous laisse un peu sur notre faim, mais il contient un vrai mouvement d'apparition/disparition dont la beauté est prolongée par l'assonance du dernier vers :

Suppose que le feu d'artifice
Soit un ensemble de balles
Et que le ciel noir efface toute trace

Par contre le deuxième poème est plus profondément émouvant, il a vraiment réussi à éviter à la fois la banalité et le sentiment d'une trouvaille arbitraire. Voici ce beau poème qui parle de confiance :

Il ne faut pas dire maladroit
Si vous avez les mains les plus douces

Il ne faut pas dire solitude
Si les balles perdues se joignent à vous

Il ne faut pas dire indifférence
Si la seule couleur de la flamme est jaune

Il ne faut pas dire rater
Si la musique attentive vous berce

Cette douceur à laquelle accèdent certains garçons de la classe, je la retrouve bien sûr chez Kingstan qui une nouvelle fois a introduit dans son texte une figure féminine. (Il a accepté de supprimer le dernier vers, contenant le complément d'objet du verbe « oublier » : « Le trac », qui affadissait complètement le texte) :

Suppose qu'une femme danse
sous les projecteurs
une peur,
Mais pour vaincre.

Elle imagine autour d'elle
Un rideau invisible.

A ce moment
Un nœud
Un vœu
Celui d'oublier.

Il en a aussi écrit un second, dont j'ai tout simplement inversé les distiques pour lui donner une logique : dans cet ordre, le dernier vers est la réponse apaisée

aux questions, et est dégagée aussi la belle (belle parce que chargée de sens) allitération en [F] des vers 2 et 3. D'ailleurs Kinsgtan a vraiment su s'abandonner à ce que lui suggéraient les sonorités, sans que rien n'ait l'air plaqué, prédéterminé.

Mais quel est ce mystère ?
Un flocon de fer ?

Il ne faut pas dire affolé
Si les étoiles sont rondes.

Mais le garçon le plus conscient de son goût pour la douceur, c'est toujours Steven, qui nous a bien fait sourire, Eloïse sa voisine et moi-même quand il a reconnu que oui, il « aime les câlins », terme de l'importance duquel on se souvient dans l'élaboration de l'un de ses poèmes précédents. Voici un de ses poèmes de ce jour-là, émouvant de simplicité juste, tel qu'il lui est venu :

Suppose que les mains les plus douces
Se posent sur ton visage
Qu'elles caressent le bout de tes lèvres
Qu'elles touchent tes oreilles
Referment tes yeux
Qu'elles reconnaissent la personne
Qu'elles tiennent

Suppose que les mains les plus douces
Appartiennent à la personne que tu aimes

Il a dû tellement aimer écrire ce poème qu'il l'a en quelque sorte réitéré dans cet autre :

Il ne faut pas dire tristesse si les mains d'une aveugle se posent sur ta
peau
Car c'est ainsi qu'elle retrouve son chemin.

Voici son dernier, très différent car cette fois il ne se laisse pas porter par un élan affectif, il tenait à préciser une idée importante pour lui. Il en avait une perception très concrète, quasiment spatiale, ce qui fait que son poème, malgré une certaine gaucherie peut-être, nous parle vraiment :

Supposez que le vide merveilleux
Est un univers plongé dans le noir
Où vous aimeriez que tout se fige
Pour y planter idées et souhaits

Mais plus vous grandissez
Plus il rétrécit.

Cette capacité à sauver un poème de la platitude grâce à une métaphore filée qui prend le lecteur et ne le lâche plus, Eloïse l'a vraiment :

Il y a eu un rideau invisible
La première fois qu'on s'est croisés
Car tu m'as remarquée
Mais moi, j'étais tellement triste
Que je pleurais, tellement triste
Qu'on aurait dit un nuage rempli d'eau
Prêt à exploser en une pluie interminable
Puis ce rideau s'est dissipé
Quand tu m'as prise dans tes bras
La passion silencieuse s'est transformée
En une flamme surprenante

Dans un second poème, on sent toujours chez elle cette maîtrise de la construction du poème. Le propos ne surprend guère ici, certes, mais le dernier vers, à la fois inattendu et logique, constitue une belle chute :

Il ne faut pas dire :
Tristesse si on n' a pas connu l'horreur
Solitude si on a une famille
Nuit si on dit le jour
Mais on peut dire :
Disparition si on a connu la mort
Inquiétude si on est parent
Saisir si on connaît l'amour

Comme Eloïse, Laetitia a su se réapproprier le schéma de base pour développer une forme propre à elle :

Il ne faut pas dire tristesse si
Ton coeur ne peut s'ouvrir
Que dans l'obscurité.

Il ne faut pas dire éternité si
Les anges ne volent que
Sous nos ombres fraternelles.

Voici d'elle toujours un autre poème, comme le précédent très travaillé au niveau de la mise en vers (j'ai volontairement gardé l'indicatif fautif après « suppose que » parce qu'il passe mieux à l'oreille) :

Suppose que
La seule couleur de la flamme
Est celle de l'âme
Et que
La passion
Est un silence que l'on délivre
A soi-même

Bachir, élève avec moi très discret, est aussi concentré et persévérant. Son imaginaire est plus immédiat, mais il est évident qu'il écrit avec une écoute intérieure :

Suppose que je rêve
Mais je ne sais pas
Je n'entends
Que des bruits
Mais je ne sais pas
J'essaie de me réveiller
Mais je ne sais pas

Cette écoute a quelque chose à voir effectivement avec le demi-sommeil, c'est une thématique explicite dans ses textes d'ailleurs. Mais je lui ai tout de même proposé, dans le poème suivant, de supprimer ces trois derniers vers « Je m'endors, ou bien je rêve / Je ne sais pas ! / Voilà », car il est vraiment mieux ainsi, avec toujours ce sens extrême de l'écoute :

Le rideau invisible
Dans le noir

Tout à coup
Un silence

Tout à coup un bruit
Puis

Des bruits
Du monde, de la danse.

Avec d'autres jeunes, les résultats ont été plus aléatoires car ils ont du mal à s'aventurer un peu longuement à l'intérieur d'eux-mêmes par les mots. Par exemple Kelly, ayant choisi comme départ : « Suppose que la seule couleur de la flamme », ne concevait pas de ne pas donner ensuite une couleur, très vite éteinte par des précisions terriblement restrictives. Nous avons ainsi eu droit au rose : « Suppose que la seule couleur de la flamme soit le rose et c'est la douceur », puis au rouge « Suppose que la seule couleur de la flamme soit le rouge et c'est l'enfer » ! Finalement j'ai accepté, tant elle ne concevait pas les choses autrement, que cette flamme soit colorée, mais fermement. L'image de la flamme l'a ensuite conduite à penser à une idée convenue, celle de son extinction. Heureusement, elle l'exprimait à travers une expression qui sauvait l'idée : non pas « s'éteindre, mais « ne pas cesser de s'éteindre ». Secondée par son professeur, elle a pu enfin écrire ce poème d'une évidence telle qu'il en devient presque mystérieux :

La seule couleur de la flamme,
Rouge.

Cette flamme ne cesserait pas de s'éteindre,
Il suffirait d'une goutte d'eau.

Plus emporté mais avec toujours peu de suivi dans la démarche, Beny m'a permis d'extraire de son brouillon cette envolée réussie, mais presque sans lui d'une certaine façon :

Suppose que la passion s'appelle le silence,
que le ciel soit noir aux étoiles rondes,
et que la vie n'existerait que par notre présence dedans.

Pareillement avec Sikou, qui se répète moins que Beny, mais trouve des éléments incohérents les uns par rapport aux autres. J'ai conservé sur six vers les trois qui constituaient un paysage et un drame :

Les balles perdues qu'on ne trouve plus après avoir joué dans la nature

La neige géante coupant ton élan et tu tombes dans la pente

Le ciel noir qui s'abat sur toi et surgit un aigle noir

Quant à Ismaël, contrairement à la fois précédente, il tenait ce jour-là à écrire un poème, et s'est davantage efforcé de construire quelque chose. Le premier quatrain était très prometteur :

Suppose que
La passion silencieuse
Soit plus puissante
Que le ciel noir

Le suivant, malheureusement, décevait :

Suppose que le cristal muet
Pourrait renvoyer un son
Et qu'il serait
Si aigu qu'il rendrait
Sourd

Il a eu un peu de mal à comprendre mes réticences : tout s'enchaînait si logiquement ! J'ai insisté, il s'est remis au travail, et voici un poème qui est une belle vision sombre :

Suppose que
La passion silencieuse
Soit plus puissante
Que le ciel noir

Suppose que le cristal muet
Pourrait renvoyer un son
Et qu'il renverrait
Une vague de solitude

Solène a été moins heureuse cette fois. Elle ne souhaitait pas écrire sur le spectacle de Mondot, je lui ai donc montré une série des fameux poèmes « Suppose » d'*Autres* de Guillevic, dont voici un exemple :

Suppose

*Que la vague et le sable
Jurent de te dissoudre*

*Et que je te demande
De m'étreindre à ce point*

*Qu'on ne puisse te prendre
Et me laisser un corps*

Puis en lui proposant ces consignes : Ces poèmes de Guillevic, extraits de « *Autres* », ont en commun de mettre quelqu'un face à des manifestations troublantes ou violentes du monde extérieur (dans les deux premiers vers) qui le poussent à faire appel à l'être aimé, à leur couple, pour surmonter son angoisse et sa fragilité.

Elle a écrit ces deux poèmes, non sans m'exprimer une certaine déception du résultat :

Suppose

Que eux ne soient pas
Mais que l'un et l'autre existent

Et je te demande de les penser
Comme toi et moi

Imagine deux êtres inconnus
Amoureux, ensemble.

.....

Suppose

Que les gens ne comprennent pas
Cette lueur qui brûle en nous

Et que je te demande de le crier
Pour qu'ils sachent comment.

Le ferais-tu ? Pour moi
Un peu, comme ça.

Il est évident, vu ce dont elle est capable habituellement, que Solène aurait préféré s'étonner davantage elle-même, mais il y a une modestie dans ces deux textes, une harmonie et inquiétude discrètes vraiment attachantes. Il est possible aussi que ces deux petits poèmes parfaitement construits la frustrent, elle

habituée à des fin ouvertes, mais c'est parce qu'elle a parfaitement saisi la démarche de Guillevic dans cette proposition.

Avec Éléonore, le projet aussi était différent, puisque nous avons convenu, la semaine précédente, qu'elle essaierait d'écrire sur l'histoire d'amour du film de Clint Eastwood, *Bronco Billy*. Comme promis aussi, je lui ai donné mon poème sur ce grand film d'amour, *La femme d'à côté* de François Truffaut. Et c'est sur ce film qu'elle a finalement décidé d'écrire elle aussi. Le travail avec elle a été long, mais nous avons persévéré toutes les deux, si j'ose dire. Moi en lui proposant de toujours reprendre les choses tant que son poème ne serait pas émouvant, elle en acceptant d'enchaîner brouillon après brouillon : neuf en tout ! Le problème avec Éléonore était double : d'une part elle avait tellement aimé le film qu'elle voulait absolument raconter toute l'histoire, et cela ne fonctionnait pas, il a fallu la convaincre que son désir de fidélité n'avait pas de réelle importance ; d'autre part elle tenait aussi à de grands mots qui la fascinaient, mais me laissaient insensible, comme tout lecteur je suppose. Qu'on en juge par son premier brouillon :

Destin, regards, séduction,
Retrouvailles, manque d'un proche,
Partage, passion,
Fort(e)
Découverte, opposition
Un amour

J'ai déjà signalé l'habitude qu'elle avait prise de commencer par ce genre de brouillon méthodique (certains mots ont même été surlignés). Je lui encore dit que je n'en voyais pas l'intérêt, que je préférais son brouillon de la première séance, où elle s'était laissé porter par ce qui venait sans trop réfléchir. Mais il faut croire qu'un goût de la maîtrise des opérations lui est venu au fil de nos rencontres. Voici son deuxième brouillon, où l'on sent bien la volonté de construire quelque chose de cohérent, qui accède à un sens pour le lecteur, mais hélas pas à l'émotion :

Dès le premier regard
Un amour a su naître
Le partage d'une passion
La seule qui les unit

Par la découverte
L'opposition surgit
Tel était le destin
Qui a su être trop fort

Brouillon dont j'ai sélectionné les 1e et 3e vers, parce qu'il me semblait que quelque chose de vivant pourrait en sortir. Éléonore s'est donc lancée une troisième fois :

Dès le premier regard
Le partage d'une passion
 amour

Passion prenante,
Sans répit.

Manipulation
Un amour perdu
Ou pour toujours ?
Condamné par l'amour

Un mystère

Un regard

Derrière ce rideau,
Un regard.
Mais que pouvait-elle regarder ?
Son amour
Retrouvé dont elle était
Amoureuse ?

A l'issue d'un tel brouillon, j'ai redit à Éléonore que plutôt que de chercher à nous donner une vision d'ensemble du film, il valait mieux qu'elle se concentre sur une scène, quitte à l'inventer même. Il est probable d'ailleurs que sa mention nouvelle d'un rideau résulte d'un souci de sa part de privilégier toujours le concret sur l'abstrait, comme je le recommande sans cesse. Son brouillon suivant repartait toutefois à zéro :

Une nuit,
Dernière ?
Amour, seule les unit
Cette passion.
Retrouvé, manipulé
Et son destin
Condamné par l'amour
De l'avoir perdu.

J'ai alors été attirée très fortement par les deux premiers vers, qui me semblaient une vraie ouverture possible vers du ressenti. Éléonore a essayé de suivre cette voie :

Une nuit,
Dernière ?
Leurs regards,
Se fondaient dans le noir
La lune
Reflétant leurs visages
Si fort,
Cet amour perdu...
Retrouvé,
Mais condamné
Passion débordante
L'envie de ne faire qu'un.

Sans issue
Comment ?
Préserver son amour
Le préserver

Devant cette nouvelle tentative, j'ai senti que le poème apparaissait enfin, grâce à la belle relation instaurée entre la lune et les visages, tout en précisant à Éléonore que son reflet était à remettre dans le bon sens ! Je lui ai aussi proposé d'alléger certains passages, pour permettre de belles conjonctions, et elle en a profité pour faire à son tour de nouvelles propositions :

Une nuit,
Dernière ?

Les visages,
Reflétant La lune.

Si fort,
Cet amour perdu...

Condamné,
Mais retrouvé.

L'envie,
De ne faire qu'un.

La folie,
Ne fait que partage.

Fidélité,
Comment la garder ?

J'ai suggéré des suppressions et une réorganisation, puis Éléonore a trouvé cette nouvelle fin, peut-être en raison de son propre désir à elle de rester avec le film :

La folie,
Ne fait que partage
Et ne souhaite plus s'arrêter

Nous nous sommes mises d'accord sur cette version finale :

Une nuit,
Dernière ?

Les visages
Reflétant la lune.

L'envie,
De ne faire qu'un.

Cet amour,
Si fort perdu...

La folie
Ne souhaite plus s'arrêter.

Beau poème, à la fois intense et ouvert, cohérent et éperdu.

**« Les corps accueillis, la page aussi les accueille »
(séances du 29 et 30 mars 2007)**

Cette fois-là, pas de salle de classe. Mais deux lieux où un autre horizon est donné aux corps : le hall, sur deux niveaux, du théâtre de la Ferme du Buisson de Noisiel, qui nous a accueillis tout le jeudi et l'après-midi du vendredi ; et l'Ecole Nationale des Arts du Cirque de Rosny-sous-Bois, qui nous a ouvert son fabuleux chapiteau pour que nous y déambulions, découvrons l'ardent travail de ses élèves à l'âge si proche des nôtres qui les regardaient. Et une vie sans doute si différente, malgré des ressemblances de vêtements et de corps.

A la ferme du Buisson, Eugénia Atienza a accompagné les élèves dans leur découverte des agrès. Accompagnement par la parole, le geste, la démonstration. Les élèves, 16 présents, étaient gais et attentifs, ils ont très vite trouvé leurs repères. Moins nombreux encore le lendemain – 12 ! – en raison notamment d'un règlement de comptes qui avait eu lieu au lycée le jeudi soir, lors du retour des élèves. Deux des garçons les plus attachants ont préféré, après avoir subi une agression, se faire justice eux-mêmes, de victimes devenant coupables. Cela a renforcé notre impression que ce lieu, véritablement ouvert avec confiance et chaleur par Jean Bourbon, responsable de la médiation culturelle à la Ferme du Buisson, venant parfois pour nous demander si tout allait bien, que ce lieu était une véritable bulle où vivre apaisés, émus par des découvertes qui ne se renouvelleraient pas, contrairement aux élèves de Rosny, qui en ont fait leur vie et s'y tiennent en pleine lumière et prouesses.

Le hall du théâtre, ce sont deux niveaux traversés par un grand escalier bleu, tandis que d'autres escaliers dans les bords proposent des chemins supplémentaires pour aller de l'un à l'autre. Le niveau du haut forme une passerelle en demi-cercle, sa balustrade comme un immense balcon décoré de rideaux rouges diversement ouverts. Il est le plus clair, s'y trouvaient sur un côté les trapèzes, l'échelle de corde et le tissu, dont devait tomber amoureux, comme on le verra, Aymeric. De l'autre côté, c'est le bar – restaurant avec ses tables sur lesquelles on trouvait, au milieu de l'après-midi, un véritable goûter pour enfants, amené par des mains invisibles, comme dans un conte. En bas, moins de lumière, et la douceur de la moquette rouge. Les élèves y ont davantage écrit pour cette raison sans doute, et le fait que c'était là que nous avions placé le fil, qui ne permet pas aux élèves d'y être vraiment occupés à plus

de deux. Ils écrivaient alors dans cette proximité, sur des tapis bleus où se faisaient aussi échauffements et relaxation. Mais ils s'installaient aussi sur des tables plus loin, très au calme, quand cela leur chantait.

A vrai dire, ils n'ont pas écrit autant qu'on aurait pu l'escompter, puisque je suis restée avec eux deux jours entiers. Mais ce n'est pas cela qui comptait. L'important a été cette entente comme de frères et de sœurs dans une fratrie chanceuse, heureuse (même si leurs relations sont empreintes de la conscience de la séduction possible entre eux, il y a une délicatesse dans les contacts que certains ont entre eux qui m'enchantaient), importantes ces respirations de pouvoir alterner les occupations, de faire ce qu'on veut de son corps et de son temps, de bouger diversement (choses si rares en classe), au fil des déplacements et des disponibilités d'Eugénia. Cette dernière était, si l'on file la métaphore familiale, l'adulte qui propose toujours des jeux nouveaux, qui apprend au corps à pouvoir faire ce qu'il aimerait faire. Sa douceur et sa patience, son attention pleine de tact, ont été incomparables. Quant à moi je me glissais avec mes propositions, mes conseils et sollicitations, entre deux mouvements, deux souffles.

Cela dit, j'ai introduit involontairement un élément nouveau par rapport à nos séances précédentes : me disant que sur deux jours il pouvait être utile, j'avais amené mon ordinateur portable. Les conséquences en ont été si heureuses que je pense que je le ferai souvent désormais. En effet, l'ordinateur a été pour certains l'occasion d'une expérience essentielle : découvrir, seul, ou avec moi, ou avec un camarade spectateur, ce moment où son propre poème devient un poème pour d'autres, dans la lumière de l'écran, la clarté du tapuscrit. Je me souviens par exemple que Laetitia, parce qu'elle s'était interrompue dans sa saisie, appelée au trapèze, a été très déçue quand elle a découvert que j'avais saisi la fin de son poème, habitude stupide où j'étais retombée sans même y songer, mais au moins j'ai vérifié involontairement de quoi je l'avais privée ! Et cet ordinateur a rendu plus aisées parfois, plus stimulantes, nos discussions sur tel ou tel choix, de versification par exemple.

Pour ces deux jours, j'avais prévu trois consignes. Celle que j'ai proposée en dernier, une seule élève a eu le temps et le désir de s'y lancer :

la vie sur un fil

Imaginez que vous parlez intérieurement au fil, avec des phrases du genre de celles-ci, que vous essayerez de continuer en vous laissant aller le plus possible :

- Fil, je voulais te dire que...
- J'essaye avec toi de ... mais aussi de ...
- Avant toi, c'était ...
- Vivre sur toi, ce serait comprendre que...
- Demain, je me dirai que...
- Les autres sur toi sont comme moi...

- Les autres sur toi ne sont pas comme moi...
- Je n'aimerais pas que...
- Finalement, c'est facile de...
- Finalement, c'est difficile de...

Autre poème :

Vous pouvez aussi imaginer que vous parlez intérieurement au fil, qui répondrait en s'expliquant à des questions du type de celles-ci : (vous trouverez des réponses un peu inattendues)

- Dis-moi, fil, est-ce ma main (ou une autre partie du corps) que tu préfères sentir ?
- Qu'est-ce qui te touche en moi ?
- Te pose-t-on souvent sur le sol ? Comment te sens-tu alors ? Aimes-tu ? Préfères-tu ?
- Es-tu tendu ou souple ?
- Aimerais-tu que... ?
- Qu'est-ce que le risque pour toi ?
- Est-ce que mon corps est différent ?
- Es-tu vraiment un fil ?
- Comment me vois-tu quand je suis ailleurs ?

(N'hésitez pas à imaginer vos propres questions ou débuts de phrases)

Seule Laetitia donc a essayé de suivre ces consignes :

Fil, dis-moi si tu aimes
Etre en contact avec mon corps.

Quand tu me laisses glisser tout au
Long de toi

Chaque moment vécu à pleine joie

Je trouve particulièrement bien venu l'enjambement dans la deuxième strophe, qui transforme le quatrième vers en une sorte de périphrase parfaite du fil étiré et nu.

Son deuxième poème, dans lequel elle a repris ces consignes mais pour les appliquer aux autres agrès, est plus convenu, mais émouvant de ce qu'il nous révèle (on remarquera la persistance du mot « joie ») :

Avant toi, c'était la solitude
Maintenant, je vis dans la joie
En me risquant du trapèze à l'échelle
De l'échelle au ruban

Finalement, c'est facile de
S'élancer comme on peut
En affrontant nos peurs

D'autres aussi, sans reprendre cette consigne, ont écrit malgré tout un poème qui correspondait à cette notion de « vie sur un fil ». Je pense à Kingstan et Éléonore, qui n'ont pas toujours été à l'aise ces deux jours-ci. Le premier est d'une corpulence encombrante, et il disait ne pas pouvoir faire grand chose en raison de problèmes à une jambe. Il a un peu erré lors de la matinée, plutôt spectateur (heureusement, plus tard, ses camarades l'y ayant gentiment encouragé, il s'est mis au fil, agrès qui finalement lui a convenu). Et puis, en début d'après-midi, tout le monde s'est regroupé sur les tapis, et j'ai lu les poèmes de la séance de février. Or il y en avait deux de lui, très réussis, il a été applaudi autant que je me souviens, ou l'équivalent, ce qui lui a donné une émotion heureuse, c'était visible. Je l'ai vu très vite s'isoler ensuite à une table en bas pour se lancer dans un vrai travail d'écriture. En voici le premier jet (il appelle le fil « corde » et la barre transversale du dessous « poutre ») :

Une corde sur la poutre
Une vie qui sur un fil
Des figures
Des gestes
Une chorégraphie présentable
Des équilibres
Des peurs sans fin

De lui-même, il a tenté autre chose pour dire autrement ce à quoi il tenait :

La vie ne tient que sur un fil
Le fil où s'entraînent des fildeféristes
Des fildeféristes qui risquent leur vie
Cette vie pour distraire les spectateurs
Les spectateurs qui leur font gagner leur pain

Je suis venue, lui ai expliqué la réussite de
Des figures
Des gestes

Deux vers à la fois mystérieux et sollicitant fortement notre vision, lui ai conseillé aussi de ne pas réduire le poème par la présence de vers qui évoquent trop uniquement et directement la réalité sociale, puisque son désir était de filer la métaphore de la vie comparée à un fil. Il a repris les choses ainsi (les

corrections et suppressions sont de moi, en discutant avec lui, car contrairement à d'autres, il était très en attente de cet échange) :

La vie ne tient que sur un le fil
Des figures
Des gestes
Tous les yeux rivés sur un fil

Des couleurs émerveillantes
Un public resplendissant
Un homme seul
Dans le noir il était

Des lumières illuminent
Illuminent toute la salle
Des spectateurs
Des applaudissements de forte tonalité forts
Des fildeféristes
Ils jouent en équilibre

Pour finir, j'ai regardé une dernière fois avec lui les premiers brouillons, et lui ai proposé de « repêcher » un vers qui me touchait : « des peurs sans fin ». Il a choisi de le mettre en fin de poème, et quant à moi j'ai fait le choix de l'isoler clairement, pour davantage de retentissement :

La vie ne tient que sur le fil
Des figures
Des gestes
Tous les yeux rivés sur un fil

Des couleurs émerveillantes
Un homme seul
Dans le noir il était

Des lumières illuminent
Toute la salle
Des spectateurs
Des applaudissements forts
Des fildeféristes
En équilibre

Et des peurs sans fin

Quant à Éléonore, j'ai bien cru qu'elle n'écrirait rien cette fois. Elle avait été pourtant l'une des premières à noircir une feuille, avec une liste de mots et d'expressions, puis elle s'était consacrée à tous les agrès jusqu'au milieu du vendredi après-midi. C'est là qu'elle a eu mal aux pieds, et à son tour elle a voulu s'isoler à une table. D'entrée de jeu, elle m'a posé une question étonnante (timide, elle est pourtant toujours celle qui interroge le plus les intervenants) : les poètes ne voient-ils pas plus de choses dans les autres, moi-même, est-ce que

je ne les connais pas intimement, grâce aux poèmes que je leur fait écrire ? Je lui ai répondu que je ne le pense pas, qu'un poète n'observe pas forcément mieux. Puis nous nous sommes mises au poème. La consigne était celle-ci, inspirée par une proposition de François Bon² :

Que s'est-il passé ?

Pour garder souvenir de la séance que vous venez de vivre depuis l'instant où vous avez quitté votre domicile, écrivez une succession de notations sensorielles et intérieures s'attachant à des moments où vous vous êtes senti dans votre corps déséquilibré, déphasé, mal à l'aise, fatigué, étonné, mieux que d'habitude, apaisé, en attente, etc, en relation avec l'environnement envisagé dans sa matérialité tactile, auditive...

Votre texte peut être écrit de façon discontinue (« hachée ») comme les poèmes que je vous ai montrés, ou plus fluide, mais : vous parlerez de vous non pas à la 1^e personne, mais à la 3^e : « il » ou « elle ». le poème sera en vers libres ou en prose.

vous n'hésitez pas à introduire dans votre texte des propos d'Eugénia, ou de moi, ou de votre professeur, ou de vos camarades

Concentrez-vous au maximum sur les sensations physiques ou mentales qui vous ont habité. Décrivez-les le plus précisément possible, y compris en utilisant des images mais ne racontez rien, ne dites rien de ce qui a provoqué vos sensations, le lecteur ne doit pas pouvoir reconstituer ce qui s'est passé dans la réalité, il doit avoir l'impression d'être à l'intérieur de vous. Ne vous souciez pas d'expliquer quoi que ce soit.

Sur mes conseils, elle a d'abord essayé de partir de sa liste de sensations (toujours chez elle ce goût de collecter des éléments). Comme elle était toujours aussi perdue, je lui ai proposé de choisir ces deux lignes dans cette liste :

Sensation
De la terre

en en faisant un seul vers, pour plus d'élan. Mais elle ne semblait pas plus avancée. Je lui ai alors demandé si elle avait envie de plus d'amplitude, car je sentais en elle une retenue qui ne la rendait pas heureuse. Elle m'a dit que oui, et que surtout elle voulait vraiment parler du fil pour parler de la vie en général. Je lui ai alors demandé de relire une dernière fois sa liste, puis de ne plus la regarder et de se laisser aller. Elle a voulu alors rester seule, puis m'a montré ceci :

L'irréel est-il accessible ?
Cette sensation de la terre
Pas à pas nous transporte en apesanteur
Cette stabilité qui ne tient qu'à un fil.

² Cf début du Chapitre « Troisième cercle : conquérir l'intensité » in *Tous les mots sont adultes, déjà cité.*

L'assemblage, enchaînement: tel un puzzle.
Trajectoire de la vie.
Ces petits tremblements de soi-même.
L'instabilité !
Peur du vide, qui ne peut reculer.
Un maintien tout au long de ce trajet
Peut-être long, mais inoubliable.

Nous avons d'abord discuté du premier vers. Elle a convenu que ce n'était pas du rêve dont elle voulait parler, mais de son avenir. Puis je lui ai fait quelques propositions pour atténuer les côtés un peu abstraits, et mettre au contraire en valeur ce qui était le plus sensible dans son texte :

La vie à venir est-elle accessible ?

Cette sensation de la terre
Nous transporte pas à pas en apesanteur

S'enchaînent, s'assemblent : tel un puzzle
Ces petits tremblements de soi-même
L'instabilité !

Trajectoire de la vie
Ne tient qu'à un fil.

Peur. On ne peut reculer.
Un maintien tout au long du trajet
Peut-être long, mais inoubliable.

Solène a commencé de la même façon qu'Éléonore, par une série de notations de sensations et de sentiments. Mais contrairement à sa camarade, agencer ces éléments pour construire un poème est un plaisir pour elle, augmenté ce jour-là par la saisie sur ordinateur, qu'elle a été la première, dès le jeudi matin, à faire :

Un pas – après l'autre
Main dans la main
Leurs bras tendus,

Elle
N'est pas inquiète,

Elle
Veut réussir,

Deux par deux – comme marcher
Sur l'eau,
Concentrées – les mains moites,

Elle
Tremble,

Le gros orteil – à l'extérieur,

Elle
Perd l'équilibre
Non inquiète,

Elle
Fixe la plate forme,

Les tapis – bleus
Les lampions – blancs
ont ses limites,

Le câble en acier,
Douleur au pied.

Je ne suis intervenue que pour lui suggérer de supprimer les virgules à la fin des vers monosyllabiques, et à ajouter le « comme » devant « marcher sur l'eau », pour la cohérence de l'ensemble, et pour intégrer à cette image les « tapis bleus ».

A lire ce poème, on sent à quel point il a été écrit après la découverte du fil, son expérimentation. Cela a été le cas aussi de Kelly et Aude, assez inséparables et habituellement guère « inspirées » en poésie, mais dont les textes de ce jour sont vraiment aboutis. Plus simples et moins originaux que ceux que j'ai cités précédemment sur le même thème, mais chacune est allée jusqu'au bout de sa démarche :

Mal dans les pieds
Tout en s'appliquant
Elle a bien regardé la plate - forme
A voulu le faire seule
Elle n'a pas réussi à faire deux pas
Le refait avec un ami
Elle essaie de bien se tenir
Pour trouver son équilibre

(Kelly)

Mon intervention dans ce poème s'est limitée à alléger le premier vers, à l'origine celui-ci : « Elle a senti du mal dans les pieds ».

Quant à Aude, quand j'ai vu les premiers vers :

Souvenir
Sensation de déjà vu.
Ne pas se déstabiliser

Je lui ai dit à quel point était intéressante l'idée paradoxale de craindre une déstabilisation tout en ressentant une impression de déjà vécu, qu'il fallait qu'elle développe essentiellement cela. Du même coup, je lui ai proposé cet autre début, qui lui a immédiatement beaucoup plu :

Déjà vu et pourtant

Déstabilisée

En ce qui concerne la suite de son brouillon, je lui ai proposé d'isoler le nom « Eugénia », pour créer une sensation d'appui ponctuel justement, et puissant. Prise au jeu des espacements, elle a d'elle-même, par la suite, coupé le troisième vers en deux, et l'effet est excellent, et remplacé dans le suivant une virgule par un tiret. Dans la mise en strophes que j'ai opérée, j'ai isolé aussi ce vers-là, car elle m'avait dit qu'il lui plaisait énormément

Déjà vu et pourtant
Déstabilisée

Elle avance le regard
Droit devant

Pas à pas - lentement

Elle a un point d'appui
Eugénia
La maintient par la main

Elle pense à la poutre
Ses souvenirs reviennent

Je me souviens avec plaisir de leur joie à taper ces poèmes, puis à les redécouvrir le lendemain sur la feuille que je leur ai amenée : « Ca fait drôlement bien ! », et de se les montrer l'une à l'autre.

Inversement, Steven était moins content de lui, et effectivement j'ai été étonnée du brouillon qu'il m'a montré, car il m'avait habituée à mieux. Comme à son habitude, il a été le premier à se mettre à écrire, mais c'était trop tôt sans doute, car il n'a su parler que de son réveil et de son trajet jusqu'à la ferme du Buisson ! Cela dit, cela m'a paru moins désespérant qu'il ne le disait. Je me suis assise à ses côtés et me suis contentée de recopier sa page en la versifiant :

Il s'est réveillé
Pas trop content
De se lever.

Fatigué et fâché
Il ne veut rien montrer
Quoi qu'il en soit
Et s'en va.

Il est toujours fatigué
Mais apaisé d'être enfin
Arrivé quoi qu'il arrive.

J'ai toutefois enlevé aussi « il prend son bus », pour donner un côté plus flou, existentiel au texte, d'une grande tristesse finalement.

D'autres garçons se sont moins souciés de leur texte, Miloud par exemple n'a pas cherché à passer de la liste au poème. Il a laissé en plan ceci :

Il n'a pas froid aux yeux
Son objectif c'est l'autre côté
Il arrive mais sans y arriver
Il y donne tout son cœur
Pas à pas il gagnera

Je me suis résignée, et amusée aussi, il faut dire, à créer à partir de là un parcours plus cohérent, uniquement en réordonnant ces éléments :

Il arrive mais sans y arriver
Pas à pas il gagnera
Il n'a pas froid aux yeux
Il y donne tout son cœur
Son objectif c'est l'autre côté

Mais chez deux autres garçons, l'absence d'élaboration n'a pas empêché la bonne surprise :

Un trapèze, un homme
D'avant en arrière
D'un coup
Ses jambes partent en l'air
Les positions s'enchaînent
Il se retrouve dans un drap
La sensation de ne faire qu'un avec le tissu
En quelques minutes il se retrouve sur le tapis
Les mains et les bras noués
Les muscles crispés

J'aime dans ce poème de Kevin l'inversion de la progression attendue, de la crainte à l'aisance. Quant à Thibault, la monotonie du rythme et du vocabulaire crée un effet de « ramassé », d'amertume contenue qui m'a tout de suite frappée :

Il a essayé malgré sa douleur
Il a réussi en étant accompagné
Plus il passait sur le fil tendu
Plus la douleur se faisait sentir
Il regardait les autres passer

Les poèmes d'Aymeric n'échappaient malheureusement pas à la platitude :

Il monte, monte, monte
La sensation de hauteur s'installe
Il redescend
Pose le pied par terre
Et la sensation s'en va
Comme elle est venue.
Il est content,
Il a réussi à monter.

Il a, comme je l'ai indiqué, convenu avec moi que supprimer « à monter » donnerait plus de fermeté et de contentement à la fin de ce premier poème. Quant au second, il se contentait encore plus d'évidences :

D'en haut il voit les gens
Tout petits
Il se croit le plus grand
Mais quand il redescend
Il se remet au niveau des autres.

Je lui ai proposé de laisser tomber tout le début pour rendre le texte moins transparent, et j'ai imaginé un autre dernier vers, qui au lieu de répéter ce que disent les précédents, fait un contrepoids : il croit avoir perdu sa supériorité, mais c'est pour gagner une solidarité, une chaleur. Aymeric, qui est un garçon très attachant tant il est métamorphosé dès qu'il a confiance en lui, a immédiatement aimé cette transformation de son poème en petite fable :

Il se croit le plus grand
Mais quand il redescend
Il rejoint les autres.

Myriam a dit, comme Kevin et Thibault, la difficulté et l'appréhension des agrès (qui n'ont pas empêché tous ces jeunes d'être très rieurs au cours de cet apprentissage !). Elle a imaginé à partir d'elles un petit drame de l'amour que j'ai scindé en deux strophes, pour suggérer la séparation spatiale et mentale dans le couple :

Elle qui le regarde d'un œil attentif
Elle qui l'admire dans son courage et sa force

Lui qui aimerait l'impressionner
Mais au fond de lui ne règne que l'envie de descendre du haut du trapèze
pour que sa peur disparaisse.

La deuxième consigne, pour la rédaction de phrases, a été pour elle l'occasion de redire un malaise, de façon bien émouvante :

Les mains disent aux mains que la souffrance n'est que passagère.

La consigne était celle-ci :

Pendant que certains de vos camarades travaillent avec Eugénia, laissez errer vos yeux et votre pensée sur les corps en mouvement ou au repos.

Concentrez-vous sur les parties des corps que vous voyez, ainsi que sur l'espace et la lumière où ils se trouvent. Mais vous pouvez aussi écrire sans regarder ce qui se passe autour de vous

Sur le modèle de : ... dit à... ou ... dit que..., imaginez des phrases comme :

- Le pied dit à l'épaule
- La main dit à l'autre main
- Le trapèze dit à la tête
- Le genou dit à la lumière
- Le coude dit à la fenêtre
- La barre dit aux pieds
- Le rouge dit à l'obscurité
- Les mains disent aux mains
- La tête dit au sol
- Le trapèze dit à la corde
- La lumière dit à l'oreille
- La fenêtre dit aux yeux
- Le sol dit au cou
- La corde dit à l'échelle
- L'air dit au trapèze
- Le sol dit à la lumière
- Le rouge dit à la peau
- L'air dit aux corps

Cette liste est infinie, vous pouvez reprendre les mêmes mots ou en changer.

Les phrases ne doivent pas être en rapport les unes avec les autres.

Laissez-vous aller sans vous soucier d'être logique, ou clair, ou fidèle à ce que voyez.

J'aime beaucoup cette proposition, qui m'a été inspirée par le beau poème de Desnos, « Chant du ciel », je la donne souvent quand l'atelier d'écriture se fait en même temps qu'un atelier – cirque ou danse, car elle s'appuie sur ce qui pour moi fait la noblesse de ces deux pratiques : une attention à la rencontre, au contact, que ce soit avec les autres, l'espace, la lumière et l'obscurité, la musique et le silence, des objets éventuellement, et avec cet autre que l'on est devenu soi-même pour soi quand le faire nous libère de nos contours appauvris à force de n'être pas explorés. De plus, cette proposition suppose la personnification de certains éléments, figure de style que j'apprécie dans la mesure où elle va à l'encontre de la réification de tout. Selon moi, la poésie nous aide à donner un sens humain à tout, à nous « soucier » de tout ce qui fait le monde. C'est surtout là qu'Aymeric s'est le mieux exprimé (je l'ai aidé, par les connecteurs logiques, à mener à bien son désir de regrouper les phrases deux par deux) :

L'air dit au trapèze : balance-toi encore, plus haut
Et la fenêtre dit aux yeux : regardez-moi.

*

Le rouge dit à la peau que cela fait mal
Mais la soie dit aux mains : caressez-moi de haut en bas.

Tout le jeudi Aymeric avait été impatient qu'Eugénia leur apprenne enfin comment se servir du tissu. Le lendemain, malgré un malaise qui l'a tenu allongé un moment, il a tenu à en profiter jusqu'au bout. Kevin, à sa façon toujours affable mais distraite, m'a donné très rapidement ceci, avant de se relancer tantôt vers les chips, tantôt vers les agrès :

La main dit au trapèze de ne pas la brûler.

*

Le tissu dit au corps de ne faire qu'un avec lui.

*

Le tapis dit à la hauteur de retomber pour finir le voyage.

*

Sortie de l'obscurité, l'échelle dit aux pieds de ne pas glisser pour ne pas interrompre le parcours.

Kevin semble toujours écrire sans y songer, et très vite, comme pour s'en débarrasser. C'est moi qui lui ai proposé de remettre d'aplomb sa phrase : « Le trapèze dit à la main de ne pas le brûler ». Il a reconnu que la mienne était plus logique ! Puis de modifier celle-ci : « L'échelle dit aux pieds de ne pas glisser

pour ne pas interrompre le parcours sorti de l'obscurité ». Il a reconnu que la mienne faisait mieux ! Mais c'est pourtant lui qui commence des merveilles !
Beaucoup de phrases de la part de Steven, dont je ne garderai que celles-ci :

La tête dit au sol : ne me regarde pas comme ça, je ne te rejoindrai pas.

*

La corde dit à l'échelle : envoie-moi le prochain.

Beny a accepté de développer certaines phrases pour les rendre plus belles (que l'on compare les deux dernières aux autres) :

Le pied dit à l'épaule de rester droite.

*

La main dit à l'autre main de garder ses doigts.

*

Le trapèze dit à la tête de se baisser.

*

Le rouge dit à l'obscurité de ne pas changer car elle est la plus belle lumière.

*

Le trapèze dit à la corde qu'il est son meilleur ami et que sans elle il n' a pas d'âme.

Les phrases de Laetitia étaient plus attendues :

Le pied dit à l'épaule : colle-toi contre moi.

*

La main dit à l'autre main : reste avec moi.

*

Le trapèze dit à la tête : sois prudente.

Mais par la suite elle a eu envie d'en développer jusqu'au poème :

Il dit à l'obscurité :
Laisse- moi être admiré,
Que la chaleur de mon corps

Se dévoile en se balançant
De trapèze en trapèze.

Il dit à la fenêtre :
Montre- moi la lumière
Pour que je puisse m'élancer
Sans me rendre aveugle.

*

La main dit à l'autre main :
Reste avec moi
Nous deux ensemble sans s'éloigner.

Au terme de la deuxième journée, tout le monde s'est regroupé pour des démonstrations durant lesquelles je lisais des passages des textes produits. Outre de belles coïncidences, plus ou moins trouvées par moi, qui avait déjà fait le même type d'expérience à Bobigny et Pantin lors d'ateliers-danse, j'ai senti autre chose en plus : chaque élève qui passait était tout de même plus anxieux que s'il avait dansé au sol, et je me suis demandée si ma voix, qui disait souvent, à travers leurs poèmes et phrases, la peur et le besoin d'un appui, ils ne la ressentaient pas comme un accompagnement qui allégeait cette tension, cette solitude.

Avant ce dernier passage de chacun, Solène s'est levée, tout le monde assis et muet à ses côtés, et elle a chanté un blues. C'était magique, sa très belle voix, cette sensibilité confiée avec une telle simplicité, notre silence lui disait merci.

**« Une dernière fois, chacun sur son fil »
(séance du 7 avril 2007)**

En effet, les élèves retrouvaient le fil des funambules, non pour y monter eux-mêmes cette fois, mais à l'occasion d'un très beau spectacle de la compagnie d'Antoine Rigot, *Les colporteurs*, spectacle intitulé *Le fil sous la neige* qu'ils avaient découvert la veille à La ferme du Buisson - lieu qu'ils aiment décidément : « on a l'impression de se retrouver à la maison » ont dit certains. Ils ont beaucoup aimé ce spectacle, et moi avant eux, puisque dès le mois d'octobre Charles m'avait donné l'occasion d'assister avec lui à l'une des premières représentations. Cette chorégraphie (pour moi c'en est vraiment une) est présentée en ces termes par Antoine Rigot lui-même : « Le plus souvent, les numéros de fil sont des numéros en solo, intégrés à un spectacle, qui comprend lui-même bien d'autres prestations. Ici, la démarche consiste à réunir sept funambules, dans une configuration de tissage, pour un spectacle exclusif de fil. Elle suppose de bien se connaître, d'anticiper les gestes et les réactions, de se comprendre. Une onde de mouvement suffit quelquefois à créer le déséquilibre de l'autre et à le faire tomber. De la même manière qu'une onde d'énergie qui parvient jusqu'à eux contribue à ce qu'ils se sentent en confiance. Cette

invention d'un vocabulaire commun, qui crée des réflexes d'entraide et de vigilance entre tous, est donc un gage d'unité du spectacle comme de sérénité pour chacun des fildeféristes. » J'ai effectivement été très sensible à tous ses liens de contacts et de gestes, mais aussi de regards, de sourires échangés, que tissent entre eux ces 4 filles et 3 garçons (et le 4e, c'est Antoine Rigot lui-même, qui ouvre et clôt le spectacle) ; et la diversité des caractères que l'on sent, le côté hétéroclite des costumes favorisent dans notre imaginaire des esquisses d'histoires, histoires d'amour ou d'amitié. Aux élèves qui n'ont pas vu ce spectacle, j'ai donné le lendemain les consignes où il s'agissait de parler au fil ou de leur le faire parler, déjà utilisées par certains à la séance précédente. Aux autres, j'ai proposé de démarrer sur un début imaginé par moi, qui me suis aussi aidée du roman qui a servi d'élément déclencheur à Antoine Rigot, *Neige* de Maxence Ferminé, et à ce qu'il en disait. En voici la liste :

- Même en bas ils (elles, elle, il, je, nous) veulent encore
- Aussi discret (discrète) qu'une virgule sur une ligne
- Parfois il y a comme un obstacle, comme un (une)
- Si nous marchions sans but
- A quoi servent les belles chaussures rouges (les beaux chaussons rouges) ?
- Le plus difficile, c'est de ne pas se transformer en flocon
- On passerait vite du rire à l'ombre
- Au fond du cœur il y aurait
- On pourrait croire qu'ils sont perdus (que nous sommes perdus)
- Il faut caresser un visage qui fait attention
- Ce sont plusieurs lignes
- On aime toujours sur un fil
- Elle aime prendre le temps de se recoiffer malgré (ou pour)
- Cela ne s'appelle pas la solitude, malgré le silence
- On est vivants dans ces moments
- S'aimer sur un fil
- Ils semblent encore des enfants tellement
- Elle préfère enlever ses chaussures

- Tant de douceur sur un fil d'acier
- Ils sont fidèles à (il est fidèle à)
- Au cirque la peur est une musique qui
- Il (ou elle) ira jusqu'à elle (ou il) quand il (ou elle) saura
- Enjamber la mort ce serait
- Je tends ma main et j'écarte comme tu l'as dit
- Par terre il y a aussi l'ombre du fil
- Quand elle (ou il) saute il fait un peu clair
- Il n'y a pas d'arbres ici, il y a des fils
- C'est une curieuse forêt
- Un bandeau sur les yeux permet
- Elle ne marche pas sur ses mains pour lui faire mal
- Plutôt que de se regarder ils préfèrent

Une élève comme Aude a très vite choisi deux de mes propositions, qui vont très bien ensemble : « On aime toujours sur un fil » et « Par terre il y a aussi l'ombre du fil ». Je lui ai alors suggéré d'en faire respectivement le 1^e et le dernier vers de son poème, que voici (je n'ai eu qu'à installer les blancs, c'est d'ailleurs un texte écrit avec facilité) :

On aime toujours sur un fil.

Main dans la main, la tête haute
 Sans vue, elle avance
 Elle lui offre sa confiance.
 Il s'approche dans sa direction
 Elle le maintient pour l'équilibre
 Il retrouve d'anciens souvenirs

Par terre il y a aussi l'ombre du fil.

Les textes de Miloud et Steven sont plus sombres. Le premier se souvient des interventions d'Antoine Rigot sur la piste, racontant son accident et l'impossibilité pour lui désormais de remonter sur un fil. J'ai rajouté « vraie » dans le dernier vers car « vie » y signifie « la vie que je voudrais vivre encore ». Les espacements sont de Miloud, peut-être influencé par ma façon de saisir son précédent texte à l'ordinateur, saisie qu'il a faite lui-même cette fois-ci :

Même en bas je veux encore traverser le câble

Mais je suis dans l'ombre maintenant

Je donnerai tout l'or du monde pour en sortir

Je vis mais ma vraie vie est sur un fil

Steven, reprenant une de mes anciennes consignes, a fait parler le fil. Son poème est touchant par l'appel à l'autre encore une fois :

Ne sois pas impressionné par moi

Pose tes pieds sur moi

J'apprendrai à te connaître

C'est de ta confiance dont j'ai besoin

Je suis souvent seul au-dessus du sol

Seul avec ma tristesse

Avec la peur d'être oublié.

Bachir est parti de la même consigne, et je retrouve chez lui cette tranquillité faite d'infimes déséquilibres. Je ne donnerai ici que le premier de ses trois poèmes, les autres, toujours dans cette brièveté obstinée, effleurant trop ce qu'il aurait été possible de dire. Bachir sait assez vite installer un poème, mais il n'y entre pas toujours lui-même et lui tourne le dos par une pirouette. Mais dans celui-ci la « pirouette » est attachante, est un don de sérénité au lecteur aussi :

Fil, je voulais te dire que

Je suis

Mince comme toi

Je me

Tends et détends

Comme toi

Mais tu es grand

Pas grave

D'autres ont accepté d'entrer dans le travail où je souhaitais les accompagner, d'autant plus que seule une petite partie de la classe était présente, ce samedi du week-end de Pâques. Avec quatre élèves il y a eu ce plaisir du poème qui se hisse jusqu'à nous.

Ainsi Kevin, arrivé d'ailleurs avec une heure de retard, m'a très vite proposé ceci :

Fil, je voulais te dire que tu me fais mal aux pieds

Sans toi je tomberais dans le vide

Mais avec toi mon équilibre est mis en doute

Tu me montres la hauteur de tes esprits

Il n'y a que toi pour me balancer dans le vide

Je n'étais pas emballée ! Pour ne pas le décourager, je lui ai d'abord suggéré de ne pas répéter « dans le vide » à la fin, dans l'espoir de voir apparaître quelque chose de mieux. Ce fut :

Il n'y a que toi pour me balancer dans le vide
les profondeurs de la nuit.

C'était effectivement beaucoup mieux, et je lui ai recommandé de conserver le rejet, initialement dû à la rature, du dernier vers. Comme on le verra, il a finalement accentué le déséquilibre par deux rejets successifs :

Il n'y a que toi pour me balancer dans
Les profondeurs
De la nuit.

pour mettre en valeur « les profondeurs », ce qui a été pour moi l'occasion de lui dire que décidément, il aura beaucoup plongé dans ses poèmes cette année ! De fil en aiguille, sollicité par moi, il a réussi à modifier aussi la fin des autres vers pour les rendre moins banals. Mais il tenait vraiment à « la hauteur de tes esprits » ; quand je lui ai dit que cela évoquait plutôt des fantômes dont on ne voyait pas trop ce qu'ils venaient faire ici, et que surtout cette expression avait le désavantage de poser une énigme insoluble au lecteur, cassant ainsi son adhésion au poème, il a convenu que cela n'allait pas. Ce qu'il voulait évoquer, c'était une sorte d'absolu, d'où ma suggestion : « la hauteur de tout », proposition dont la simplicité l'a étonné. Au final, peu de différences entre les deux poèmes, mais celles-ci changent tout ! On est passé de l'anecdote de l'entraînement au fil à l'expression d'un désir plus large, celui de ne pas se rétracter en soi :

Fil, je voulais te dire que tu me fais souffrir
Sans toi je m'évaderaï dans l'obscurité de mes pensées
Mais avec toi mon équilibre est mis à l'épreuve
Tu me montres la hauteur de tout
Il n'y a que toi pour me balancer dans
Les profondeurs
De la nuit.

De tous les garçons, c'est Kinsgtan qui s'est montré le plus engagé et désireux de poésie. Il a travaillé sur deux poèmes. Le second était d'une grande platitude, mais les deux derniers vers ont retenu mon attention :

J'essaye avec toi de m'amuser
Mais aussi de travailler
Je donne du plaisir
Je donne un apaisement
Aux personnes décontractées
Je vis avec toi
Tu fais partie de ma vie
Tu connais mes secrets
Oh ! Mon fil...

Je lui ai demandé de préciser les « secrets », de se référer à des moments particuliers. Il a proposé alors :

Tes larmes qui me touchaient quand tu étais triste
Ta douceur me caressait quand tu es tombée
Tu as tout partagé avec moi

Comme on le voit, c'était à peine plus frappant, et de plus l'énonciation devenait vraiment hasardeuse. J'ai eu alors recours à une petite conversation, pour partir à la chasse ensemble d'éléments concrets. C'est alors que Kingstan m'a parlé de la poussière, je ne sais plus d'où il la tirait mais il s'est illuminé en m'en parlant. J'ai alors écrit sur une nouvelle feuille :

Je me souviens de toute la poussière qui

En lui demandant de continuer en faisant abstraction de tout ce qu'il avait écrit auparavant, sauf bien sûr les fameux deux derniers vers. Son premier jet était enfin un poème :

Je me souviens de toute la poussière qui
Tombait sur moi
Elle ressemblait à des flocons de neige
Qui passent du blanc au gris
Comme du beau temps au mauvais
Cet élément qui coule
Cette sensation
Une larme qui coule
Qu'est-ce ?
Tu connais mes secrets
Oh ! Mon fil...

Nouvelle petite conversation, et nous convînmes de ceci :

la funambule

Je me souviens de toute la poussière
Qui tombait sur moi
Elle ressemblait à des flocons de neige
Qui passent du blanc au gris.
Cette chose qui coule,
Qu'est-ce ?
Une larme qui tombe.
Tu connais mes secrets
Oh ! Mon fil...

Son premier poème a été plus rapide à travailler, ses faiblesses étaient très ponctuelles (là aussi le titre a été trouvé après coup, pour faire le pendant de l'autre) :

Je suis un fil d'acier

Avec un corps vivant
Souple et tendu
J'aime quand on s'appuie sur moi
Qu'on marche tout au long de ma silhouette
Les rires qui me font grincer
Les chatouilles des pieds qui sont sur moi
Me détendent en fin de journée
Me donnent la force de rester jeune

Je trouve merveilleuse l'ambiguïté du deuxième vers : ce « corps vivant », est-ce celui du funambule ou celui du fil ? Comme nous cherchions quelque chose de concret encore une fois, Kingstan m'a parlé des pieds nus. Curieusement, alors que j'ai par conséquent ajouté l'épithète « nus » à pieds, il a aussi voulu parler d'une nudité totale, et au masculin. Je le lui ai signalé, il a voulu le garder, quitte à supprimer « nus » pour les pieds, ce qui fait que son poème raconte un étonnant transfert de puissance érotique. C'est pourquoi je lui ai recommandé de remplacer « chatouilles » par « frissons » :

le funambule

Je suis un fil d'acier
Avec un corps vivant
J'aime quand on s'appuie sur moi
Qu'on marche tout au long de ma silhouette
Tu es nu, tout en me caressant
Tu vas d'un point à un autre
Les rires qui me font grincer
Les frissons des pieds qui se posent sur moi
Me donnent la force de rester jeune

Cette séance a été aussi très intense, comme toujours d'ailleurs, pour Solène et Éléonore. Solène s'est prise en mains d'emblée, y compris par rapport à un chagrin intime qu'elle vivait : en début de séance, elle pleurait, sans doute après ce qu'elle avait vécu dans la nuit, mais elle s'est exclusivement attachée à écrire, beaucoup, puis à saisir ses textes sur l'ordinateur, en tentant des combinaisons et des dispositions. Elle a omis de taper ce petit poème, peut-être le jugeait-elle anodin :

Cela ne s'appelle pas la solitude
Malgré le silence je sais
Je sais que vous
Vous êtes là, à chaque instant
Je le sens

C'est le deuxième qu'elle a écrit, j'y entends ses sanglots, et son espoir malgré ses sanglots. Dans un autre poème, elle fait miraculeusement le lien entre le spectacle et sa propre histoire :

Je marche

Lui

Aussi

Nous deux – sur un chemin différent
Aveugles mais ensemble

Ses mains parcourent mon visage

Je sens son cœur battre et son sourire
Ils sont là,

J'ai mal mais lui aussi
Et
Peu importe

fin vaillante, comme je les aime, de celles où le poème peut nous conduire (et effectivement au bout des deux heures Solène nous a quittés avec son beau sourire et ses yeux éclatants à nouveau). Ma seule intervention sur ce poème a été de proposer la suppression de « Je sens son toucher » avant l'évocation des mains.

Autre poème, toujours d'elle :

Une petite fille et
Son ombrelle
Elle joue sur le fil
Electrique
La conscience de la mort ?
Pourquoi ?
Elle s'imagine
Dans le ciel juste
Elle et son ombrelle
Unies.

J'ai suggéré de supprimer deux vers, elle a tapé les choses ainsi :

Une petite fille et
Son ombrelle

Elle joue sur un fil
La conscience de la mort ?

Elle s'imagine
Dans le ciel juste
Elle et son ombrelle

Unies.

Je lui alors proposé de présenter les quatre premiers vers en quatrain, pour mieux donner une impression de rupture avec le dernier vers :

Une petite fille et

Son ombrelle
Elle joue sur un fil
La conscience de la mort ?

Elle s'imagine
Dans le ciel juste
Elle et son ombrelle

Unies.

Elle a aussi composé un grand poème, résultat d'un travail sur plusieurs petits poèmes :

Robe rouge et pieds nus

Elle souffre
Et ne dit rien

Elle saigne aussi
Ce n'est pas grave,

Malgré ça
Elle prend le temps de se recoiffer
Et de continuer
A marcher

Aussi discrète qu'une virgule sur une ligne
Elle se tient droite sur le fil de sa vie

Ne pas toucher et choisir son chemin,

Il n'y a pas d'arbres
Ici
Il n'y a que des fils

Il serait sans doute fastidieux de relater toutes nos conversations à propos de cette page. Au moins ceci, concernant « elle saigne ». Comme je lui demandais d'où cette idée lui venait, elle m'a parlé de la robe de l'une des funambules, et elle a tellement apprécié ma suggestion de l'indiquer dans son poème qu'elle en a fait son titre. Elle a faite sienne de même ma proposition de rajouter « aussi » à côté de « elle saigne », qui paraît moins forcé ainsi, plus naturel.

Avec Éléonore, le travail a été plus aisé que d'habitude, j'ai dû seulement indiquer des redites à supprimer, chevilles utiles pendant l'écriture, comme souvent, mais guère nécessaires ensuite. Dans son premier poème elle redit son souci de l'avenir, qui chez elle semble l'emporter sur la rêverie amoureuse, pourtant fréquente dans la classe :

Si nous marchons sans but
Quel chemin prendre ?
Marcher vers l'inconnu

La confiance est la seule foi en nous
Tel le noir profond pour nous aveugler
Pour ne pas y pénétrer
Avancer tout en étant sûre de soi
Pas le temps de penser à autre chose
Juste : qu'arrivera-t-il ?

Pensées qui envahissent jusqu'à
L'arrivée de la plate-forme.

Je lui ai dit à quel point le dernier vers est réussi : on a moins l'impression que celui qui est sur le fil parvient jusqu'à la plate-forme que l'impression que c'est celle-ci qui est venue sous ses pieds, le surprenant lui-même. Effet involontaire de sa part, mais indéniable.

Son second poème me touche particulièrement, car il rejoint le poème que j'ai moi-même écrit sur ce spectacle. J'y ai d'ailleurs davantage mis la main. Ce poème s'achevait ainsi :

Un assemblage de fils pour
Ne former qu'un numéro
Une étoile est née et
Là (sic) créer

Éléonore ne connaissait pas le film avec Judy Garland, je lui ai expliqué qu'il n'était pas possible de reprendre son titre impunément. De plus, le terme « numéro » me semblait trop plat, réducteur. Voici tout le poème (la disposition a été discutée ensemble, mais elle vient surtout d'Éléonore) :

Un fil
Qui ouvre toujours sur une autre destination
Un croisement.

Pas à pas
Marchant sur la pointe de ses pieds
On dirait une poupée de porcelaine
Elle trouve une autre direction
Telle une araignée tissant
Sa propre toile

Un assemblage
De fils pour ne former
Qu'un moment
Pour créer une étoile.

Comme il nous restait du temps, je lui ai fait lire mon propre poème. On y retrouvera des bouts de mes propositions aux élèves : en effet, dès le mois d'octobre j'avais travaillé de mon côté sur ce spectacle tellement aimé, et l'avait retravaillé ce poème la veille de nous voir :

FUNAMBULES

à Antoine Rigot

Il n'y toujours pas d'arbres ici – sur la scène rien qui serait faux - il y a
des fils que l'air fait briller

Comme si une grande araignée était venue pour qu'on se sente tout petit

Se décidant,
Une jeune fille monte à l'oblique
Si lente aux pieds nus

Maintenant on se demande
Ce qui est simple

Orteils pâles, pétales d'harmonieuse monotonie

Marcher en se détachant
De la peur devenue modeste et tendue

De « funis – ambulare » corde – se promener sans but
Sans but ?

Ne rien faire qu'un pas encore
Si, parfois reculer, comme on enfonce
Une virgule pour s'y poser du pied

Ou bondir en arrière
En bâillement fou
Qui surtout ne crie pas
C'est de la beauté sans rien d'autre

Un deuxième, un garçon
S'approche en faisant tout vibrer
Sauf si elle s'agenouille pour serrer fort le fil
Qui tremble trop il court vraiment

Passerait vite

Du rire à l'ombre

Comme des questions directes les fils se croisent
Une nouvelle jeune fille court sur l'un pour se cogner à l'autre
Au milieu de son ventre
Puis c'est un garçon qui avance la main
Où la nuque se cambre

Ce sont des lumières que je vous raconte, de simples lumières

De délicates difficultés comme
Fiançailles sur des fils parallèles
La main tient une autre main, fine
Et chancelante, mais durable,
Des os tout chauds !

Même un bandeau sur les yeux
C'est encore ses doigts qu'elle cherche
C'est encore ses doigts qu'il cherche

Alors il faut venir
Il faut caresser un visage qui fait attention

Puis les joues entourées du vide
Immensément léger

Elle rattache ses cheveux
Pour poser sa tête sur l'acier fidèle
Au silence

Après,
Elle sourit comme une toute petite fille
Aux deux garçons qui la regardent
Leurs paumes sont posées sur la même dureté

Je vous raconte chaque lumière

En bas ce n'est pas redescendre

Un homme se lève d'un fauteuil

Et son corps est tordu

« Je m'entraînais sur une plage et je suis tombé sur le cou, mon corps
était devenu comme le sable
Parfois je fais ce rêve que je remonte sur le fil »

Sur le velours il marche sur l'ombre du fil
Il joue à écarter les mains

Il lève les bras pour le tenir en vrai !

Elle recommence à avancer la jeune fille plus lentement
Elle vient lui marcher sur chaque main

Dès que l'une est tendrement écrasée
Il avance l'autre comme pas à pas
Pour sentir contre sa peau le travail aimé
La précision de l'éveil

Pourquoi serions-nous ailleurs qu'au monde ?

Au bout du fil la funambule s'assied, le laisse
Lui serrer les chevilles, lui prendre les pieds,
Y enfouir son visage

La lumière s'alourdit dans le fond du cœur.

extrait de *La terre voudrait recommencer*

Comme Éléonore avait du mal à me quitter, je l'ai embrassée. J'ai vraiment aimé travailler avec cette classe³. Tous ne se sont pas engagés pareillement et à chaque instant – les surprises ont été notre quotidien – mais tous nous ont acceptés tels que nous sommes, Charles et moi. Moi avec ma minutie dans les mots, Charles avec son amour fou du cirque et de ses artistes. Merci à Eugénia justement, qui le 26 janvier nous a laissés assister, avec les élèves, à une de ses premières séances de mise en place d'un numéro (Eugénia est clown). Au moment où j'achève ces pages, je n'ai pas encore tous les mots pour dire le choc⁴. Ce jour-là, Éléonore les avait, les mots, justement, quand elle a dit à

³ Nous nous sommes revus lors d'une soirée au lycée où étaient conviés les parents. J'ai pu lire ainsi en public, devant une autre classe de Mr Jacquelin aussi, un poème de chacun des élèves, qui a reçu ensuite des mains du chef d'établissement un recueil des poèmes de la classe. Ce moment a été d'autant plus émouvant qu'il correspondait pour beaucoup d'entre eux à un adieu au lycée et aux camarades.

⁴ Ce poème a été achevé quelques semaines plus tard. On le trouvera plus bas en annexe.

Eugénia : « Votre travail, ce que vous cherchez, c'est exactement le travail qu'on fait en poésie ». Eugénia l'a reçu comme un beau compliment. Mais moi aussi. Quand je l'ai vue travailler dans le petit studio de la Ferme du Buisson, Eugénia m'est vraiment apparue comme une sœur en poésie : son entrée en scène, son éveil à vif et pas réellement hagard, mais terriblement sollicité par la présence de tout, cette conscience que tout est follement présent et nous tire à soi si on veut bien, si on attend assez, c'est aussi cela que la poésie fait vivre quand on la fait.

©Ariane Dreyfus

décembre 2006-avril 2007

annexes

poèmes extrait de *La terre voudrait recommencer*, recueil en cours.

Deuxième poème inspiré par *Le fil sous la neige*.

La deuxième fois que j'ai vu ce spectacle les funambules, surtout un, sont parfois tombés du fil. Curieusement, aucun des élèves n'a repris dans son poème ce fait, très émouvant par contre pour moi. D'où ceci :

la hauteur du fil

(...) « Plus ils marchaient, plus ils s'égarèrent dans la Forêt. La nuit vint

Charles Perrault

Ce n'est plus comme l'autre soir,
Plusieurs manquent tomber ou tombent vraiment
Comme si le fil se réveillait,
N'y croyant plus.

On cherche à voir pourquoi
Le pied est moins sûr que le vide.
Un étonnement.

Quel vent s'obstine autant que le funambule qui remonte pour se lancer
oui encore en arrière

A côté
Sa bouche ouverte. Il a le visage de quelqu'un qu'on a cessé d'aimer, le
visage frère. Il remonte sans réfléchir.

Le spectacle est ralenti par de grands trous où l'on regarde
La faiblesse nous unir en brûlant doucement.
En rond

Les enfants abandonnés ne bougent jamais longtemps.
Les reflets de vie.

Mais deux filles grimant ont de l'acier en elles.
L'une avance l'autre recule devant la bouche,
Baiser puis gifle pareillement réussie
lit plein d'absence
Qui la couche courbée pour montrer qu'elle tient sur le fil comme sur un
Elle se balance en se tenant la joue

Tout est très bien.

Au cirque la peur ne fait pas de bruit quand elle est vraie,
Les visages brillent.

Un des garçons tombés
Lève les yeux jusqu'au garçon là-haut qui le regarde aussi,
On peut attendre, les corps ne sont pas encore pourrissants.

Il ne faut jamais se demander qui
Ne veut pas d'eux.

Poème en hommage à Eugénia :

eugénia parle
(clown)

« J'aurais aimé ...
Mais j'entre.

J'entre, et vous pensez à la solitude.
J'aurais aimé en douceur.

Cela veut dire que j'accepte.

Vous voyez ma main, devant moi ?
On ne peut pas se regarder trop fort, imaginez que le vent fasse pareil,
Ou un souffle d'air ...
Vous regardant.

Mais je sais faire la fenêtre
En ne partant pas tout de suite :
L'ombre déçue m'intéresse
Pour elle, l'ombre.

Attendez pour le visage.
Il tient, mon nez rouge,
Il ne vous demande rien.
Il tient, c'est la prudence du cœur.

C'est moi qui monte sur les bords et sur la pointe des pieds.
Les choses m'arrivent d'abord, en deuxième la souffrance logique, très
logique, exactement le contour des choses, par petits bouts et beaucoup
d'air.

Une pomme qui brille par terre,
J'y vais.

Les oui,
C'est moi. Dès que je bouge
Il en sort, les choses m'arrivent.

Le fauteuil, les jambes et les bras écartés, je comprends
Tout à fait le fauteuil. Son velours.
Et alors
Mon corps
- le sourire commence à séduire le bonheur -
Mon corps fait longuement le caoutchouc car l'âme aime qu'on lui
montre comment faire sans l'abandonner
Comme une pomme ronde pour rentrer dans le monde,

Pendant que je la tiens je vous regarde vraiment
Jusqu'à ce que vous ayez votre visage.

Je ne lâche rien en fait, personne ne sait me pourchasser
Je cours avant
Dieu ne me voit pas.

Rester dans sa peau pour traverser le noir
Et il ne se transforme pas !

Je repasse, je regarde,

Il ne se transforme pas !

Et les choses, et nous aussi !

Le long d'un fil,
Très en haut des vêtements flottent.
Je me place exactement dessous,
Me frotte les seins avec les paumes me cambrant pour m'additionner
A la joie glissante.

Clown c'est parallèle,
Femme ?
Je ne dis jamais rien
Familièrement. »